64_page

revue de récits graphiques

Militance et Itinérance

Vous découvrez, avec ce ***64_page*** #13, ***Nos murs, leurs vies,*** un supplément réalisé en collaboration avec la **Coordination Semira Adamu 2018** et plus particulièrement avec **Cataline Sénéchal,** qui l'a permise et gérée.
Nous avons le souhait de confronter les jeunes auteur·e·s de demain aux métiers du dessin, et l'occasion était trop belle pour découvrir celui de dessinateur·trice de presse à travers l'expérience d'une de ses plus brillantes représentantes, **Cécile Bertrand,** en plongeant dans une actualité brûlante à commenter par le dessin.
64_page et ses dessinateurs participeront, comme chaque année, à la **Fête de la BD de Bruxelles,** et nous y organiserons **le 14 septembre, de 18 à 20 heures**, notre deuxième **Master Class,** avec en invités la dessinatrice **Cécile Bertrand** et **Remedium,** « l'auteur de demain » de 64_page. (Plus d'infos sur www.64page.com)
Le 9 octobre prochain, nos auteurs rencontreront leurs publics, de 18 à 20 heures, à la bibliothèque Romain Rolland d'Evere (Bruxelles). Informations sur : https://biblioblogevere.wordpress.com
Ne manquez pas ces moments de rencontres !

www.64page.com

Offert : retrouvez, à la fin de cette revue, un ex libris de François.

MASTER CLASS

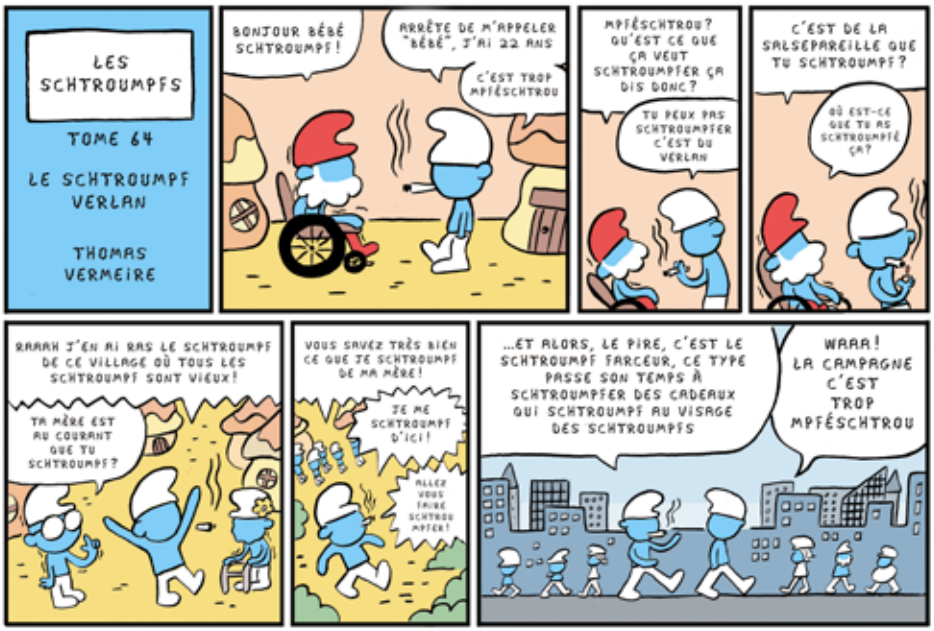
Cécile Bertrand
&
Remedium

14/09/18 de 18 h > 20 h
entrée libre

À la Fête de la BD de Bruxelles
parc Royal | chapiteau des rencontres
Programme complet :
https://visit.brussels/fr/sites/comicsfestival

Cécile Bertrand | Remedium

en dédicace le samedi 15/09/18
stand 180° éditions



Les grands auteurs de demain sont déjà aujourd'hui dans 64_page

Élodie Adelle | p. 18

www.instagram.com/elodieadelle

Ancienne étudiante de l'ERG, je suis passée par plusieurs méthodes : fusain, monotype, gravure… Ce qui me représente le mieux c'est le noir et blanc. Fan de films d'horreur, mes idées sont plus inquiétantes les unes que les autres.

Au bout du fil

Je me suis imaginé des personnes prêtes à tout pour avoir leur morceau de viande. Seul moteur ? La batterie de leur GSM…

Kathrine Avraam | p. 58

http://kathrineavraam.tumblr.com

À la fin de ses cinq ans d'études audiovisuelles en Grèce, Kathrine Avraam décide de poursuivre sa formation en France. Elle s'installe à Angoulême et suit le Master bande dessinée à l'École européenne supérieure de l'image. Elle réalise *Katabasis,* une bande dessinée numérique interactive qui porte sur le deuil et la perte.

Thomas

Inspirée de la chanson *Le Cheval de Thomas,* ce projet réinvente le récit du point de vue féminin, celui de sa probable copine et héroïne de l'histoire. Parce que l'absence la creuse et le temps ne l'aide guère. Et nous, on s'inquiète surtout pour lui. Et son cheval…

Ivonne Gargano | p. 50

https://www.instagram.com/ivonne_gargano/

Quand je commence à dessiner, je ne peux plus m'arrêter…

I fall in chaise

Quelques images d'une série de dessins que j'ai appelée « La répétition me fait plaisir ! ».

Xan Harotin | p. 4

xanharotin.ultra-book.com

J'aime raconter des histoires sous forme d'illustrations, de petits livres et de bandes dessinées. Après des études d'illustration aux beaux-arts de Bruxelles et de Tournai, je suis devenue professeure de dessin à l'Académie des beaux-arts de Saint-Josse. J'ai publié un premier album sur une histoire de Fabien Clavel, *Le monstre de papier,* éditions La petite bulle.

Au fond de toi

C'est l'histoire du temps qui passe, des gens qui changent, que l'on connaissait, et puis qu'on ne reconnaît plus tout à fait…

Éléonore Marchal | p. 26

https://marchaleleonorecat.wixsite.com/bdbd

J'aime bien toucher à tout et faire des liens avec. Parler de n'importe quoi pour parler d'autre chose. C'est un peu onirique, un peu philosophique. J'aime les tuyaux et les cosmonautes.

Mr Jaune

Mr Jaune est un rond jaune au dessin rudimentaire qui me permet de diverger rapidement sur mes pensées et le jeu de mon feutre. À côté j'étudie la BD à Bruxelles.

Dina Melnikova | p. 7

https://dinamelnikova.wordpress.com/

Je cherche l'inspiration dans les livres savourés avec une tasse de thé, dans des petits détails du quotidien et le temps passé avec mes proches, dans les formes naturelles et la lumière changeante que je vois en me promenant dans la nature… Je traduis mes émotions dans les dessins, et mes dessins, à leur tour, commencent à me raconter des histoires légèrement nostalgiques.

Trois histoires parallèles

Trois histoires se racontent en même temps. Les récits s'influencent, s'entremêlent et apportent un nouveau sens. Les jeux visuels, graphiques et les jeux de sens questionnent, amènent à la deuxième, même troisième lecture. La BD peut se lire page par page, mais aussi horizontalement ou même verticalement.

Syllodiaz | p. 40

http://syllodiaz.wixsite.com/bellota

Rêveuse fascinée par la couleur et la nature. Mon regard se perd tranquillement dans l'environnement. Mes mains doivent être en mouvement, occupées. J'aime dessiner, avoir un crayon entre les doigts, tout simplement. J'ai étudié l'illustration à l'ESA Saint-Luc puis fait un master en BD.

Nuit Muette

L'histoire d'un deuil, d'un au revoir, d'une nouvelle existence avec une absence. Je n'ai pas voulu faire passer la tristesse d'un décès mais plutôt le courage de faire ses adieux. En souvenir de mon grand-père. On n'oublie jamais une personne aimée, il faut continuer à se lever, se mettre à la verticale et marcher là où quelqu'un repose à l'horizontale.

Amélie Timmermans | p. 54

https://etesvousextraordinaire.wordpress.com/

Le dessin, c'est ma façon de traduire des sentiments de façon visuelle, donc je pense qu'il y a pas mal de sensibilité dans ma recherche. Je fais partie de l'atelier de Philippe Cenci à l'Académie de Boitsfort depuis quelques années.

La liste

Mon travail cartographie des petites scènes de la vie de tous les jours dans lesquelles chacun peut se retrouver. J'aime aussi beaucoup le travail de la couleur.

Envie d'être publié(e) dans 64_page ?

Envoyez-nous une BD originale de 4 à 8 pages, un autoportrait graphique et un texte de présentation de 250 signes.
> 64page.revuebd@gmail.com
Votre proposition sera examinée et nous reprendrons rapidement contact avec vous.

Ce projet est porté par des bénévoles passionnés. Vous pouvez nous aider à le poursuivre soit en vous abonnant, soit en le finançant via notre plateforme participative : https://www.sandawe.com/fr/projets-auto-finances/64-page

Xan Harotin : Au fond de toi

xanharotin.ultra-book.com

- Au fond de toi -

Il y a des personnes que l'on connaît. Ou que l'on connaissait.

Après plusieurs mois, on les revoit.

Elles semblent être les mêmes. À l'extérieur.

Elles semblent seulement.

Elles se parlent de voyage, de restaurants, d'activités, ...
Au fond de toi, tu ne les comprends pas.

Toi tu sais.
Elles n'ont plus de boulot.
Depuis peu.

Elles n'ont plus d'argent

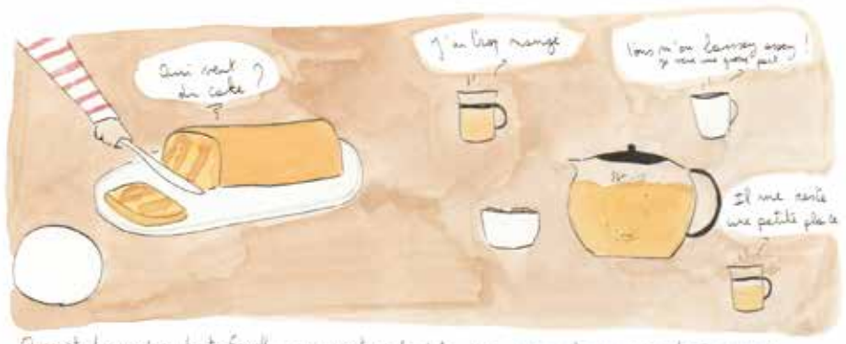
Comment elles font ?

Elles mentent ? Elles sont dans le déni ? Dans le paraître ?
Ou bien elles espèrent ? Elles rêvent ? ...

Toi, tu es là.

Tu écoutes.

Tu ne comprends pas.



Qui est le membre de ta famille, qui avait un boulot, une amie, et qui semblait presque avoir une vie parfaite. Qui te rassurait. Pour elle.

A quel moment s'est-elle métamorphosée. Intérieurement.
A quel moment est-elle retombée ?

On ne connaît pas encore l'avenir. Rien n'est joué.
On espère qu'elle va se reprendre en main.

Dina Melnikova : Trois histoires parallèles

https://dinamelnikova.wordpress.com/

Le territoire d'Ukraine se trouvait en état de guerre depuis des mois.

La région de Donbass était particulièrement touchée par le conflit entre les ukrainiens et les rebelles prorusses.

L'Atlantide était une île habitée par un peuple très intelligent et avancé.

Petit à petit les atlantes deviennent de plus en plus corrompus.

Il était environ 16h20 jeudi 17 juillet 2014 lorsqu'un avion civil de Malaysia Airlines parti d'Amsterdam pour Kuala Lumpur s'est écrasé non loin du village de Hrabove.

Il y avait 298 personnes à bord dont 80 enfants. Personne n'a survécu.

L'Atlantide a été engloutie lors d'un immense raz-de-marée en un jour et une nuit.

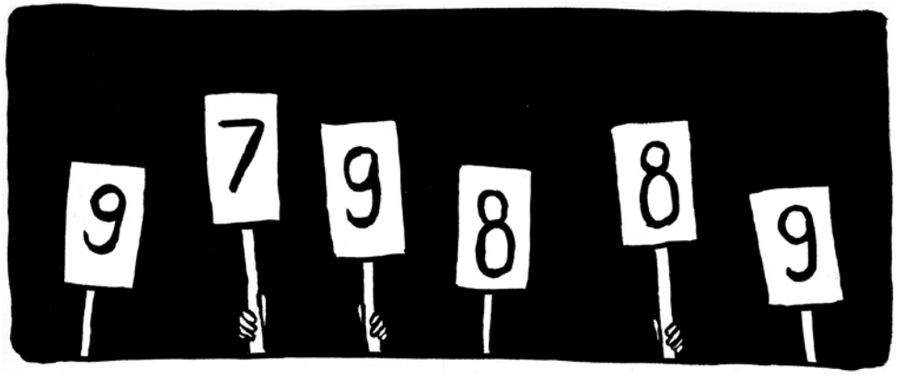
Zeus a décidé de punir les atlantes décadents.

Moscou et Kiev, cette dernière étant soutenue par les capitales occidentales s'accusent mutuellement d'avoir abattu l'appareil.

Moscou a avancé l'hypothèse que l'appareil avait été détruit par un avion de chasse ukrainien.

Certains théoriciens de nazisme affirment que le peuple originel dont seraient issues les populations germaniques, serait originaire de l'Atlantide.

Ce qui autorise pour la race aryenne une domination mondiale.

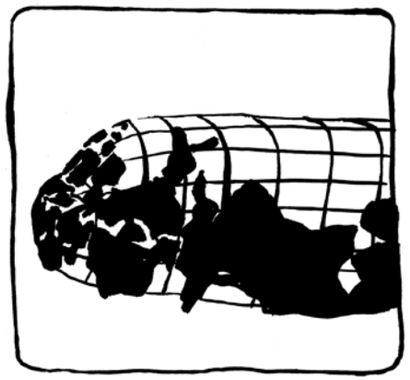


Les services de renseignement américains affirment, grâce à des analyses satellites, qu'un missile a frappé le Boeing 777.

John Kerry, le secrétaire d'état américain a souligné qu'il existait « des preuves extraordinaires », pointant du doigt la responsabilité des séparatistes prorusses sans toutefois les accuser directement d'avoir tiré le missile.

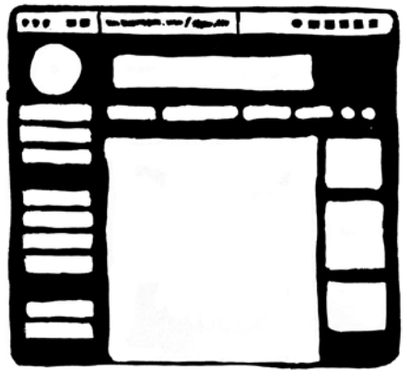
On dit aussi que cette race aryenne qui peuplait l'Atlantide vient d'une autre galaxie.

Et qu'après l'engloutissement ils se cachent dans le royaume souterrain dont l'entrée se trouve en Antarctique.



Un rapport officiel néerlandais présenté mardi 13 octobre 2015 conclut que le missile sol-air qui a causé le crash de Boeing était bien un BUK de fabrication russe.

Le rapport laisse subsister un doute quant à l'endroit d'où le missile a été tiré.



Jusqu'à aujourd'hui il y a des nouvelles théories qui apparaissent.

Mais on n'a pas encore trouvé des preuves assez importantes pour indiquer l'endroit exacte de l'Atlantide.

« Au fond, tu manques d'imagination ! »

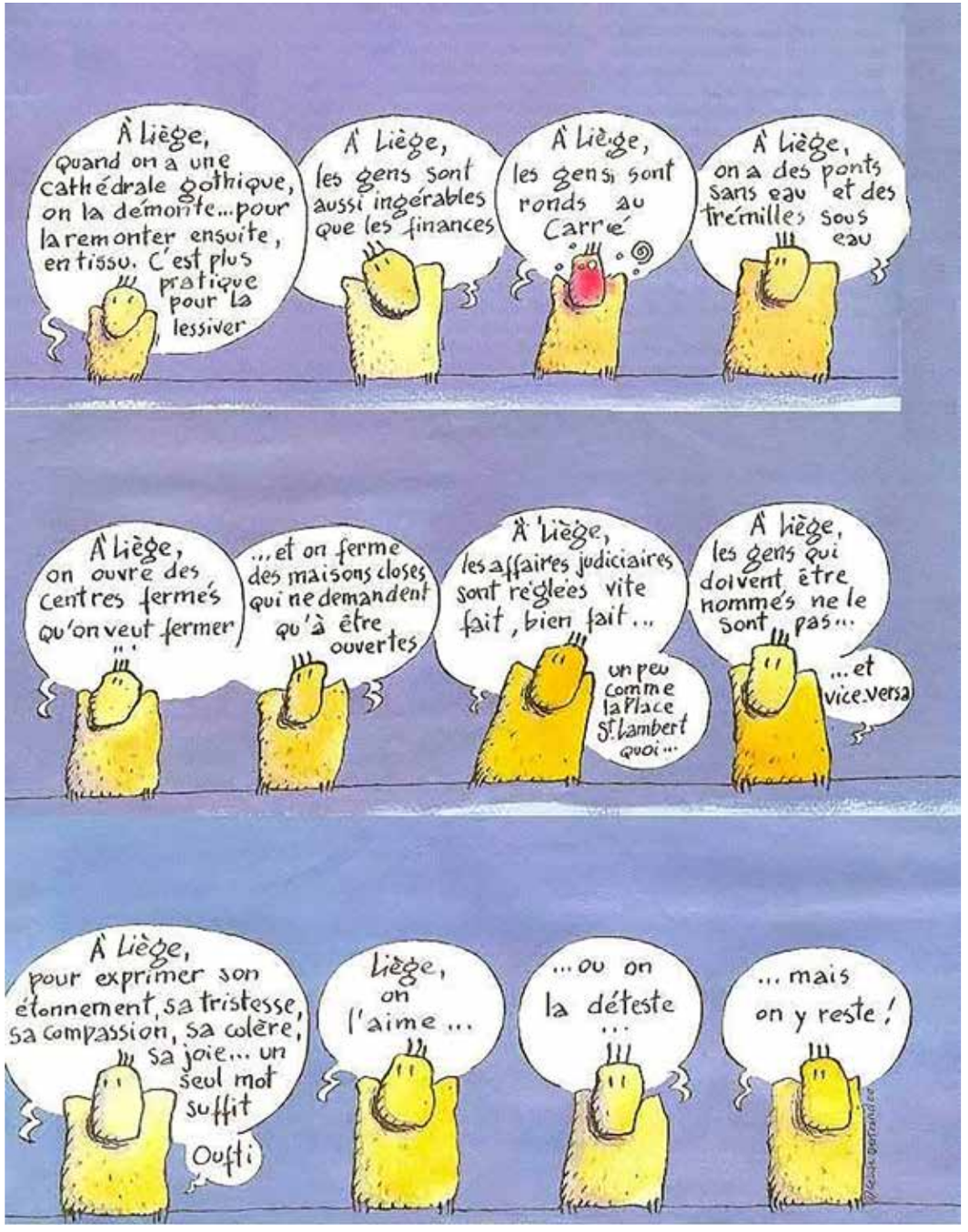
Cette phrase coupante à l'attention de la jeune Cécile Bertrand était d'Yvan Delporte. Le truculent et mythique rédac' chef du *Spirou* de la grande époque – celle des Franquin, Morris, Tillieux, Peyo, Roba et autres Will ou Hausman – n'avait pas douté un seul instant du talent ni de la créativité de la jeune Liégeoise, au contraire, il savait qu'en piquant son amour-propre, elle allait réagir et même exploser !

Cécile Bertrand, c'est d'abord une personnalité, des engagements, des choix clairs et la capacité de se mobiliser pour mener ses entreprises jusqu'au bout. Sans concession, ou presque. Parfois une patience obligée, rarement un renoncement. À 17 ans, en 1970, la jeune Cécile veut devenir peintre et veut s'inscrire à Saint-Luc Liège en arts plastiques. Pas de chance, à cette époque, les humanités artistiques ne sont pas ouvertes aux filles ! Quelle injustice ! Cela rassurera quelques mois sa maman qui la voyait secrétaire. Après trois années de patience en sciences humaines, elle s'inscrit en peinture à l'École supérieure artistique Saint-Luc, toujours à Liège. Et cette fois, les filles sont admises ! Trois années pour s'essayer à toutes les techniques, s'emparer de tous les outils et approcher le milieu artistique de l'effervescente Principauté. Dans ces années post-1968, la société entière grouille, frémit, turbule, lutte, s'oppose, se libère, se reconstruit sur des nouvelles valeurs, l'écologie, la paix, les droits de l'homme, le féminisme,…

Dans ce vieil Occident toujours tétanisé par les charniers, les massacres et les ruines de la première moitié du XX^e^ siècle, la jeunesse bouscule et propose le *peace and love,* les fleurs, les espadrilles, l'amour libre et la liberté d'être différent. Chaque jour ou presque, on manifeste contre la guerre au Vietnam, contre le nucléaire, ses centrales et ses missiles US, pour la paix, le respect de la nature, pour une douce anarchie…

Attirée par la bande dessinée, c'est d'abord vers la littérature jeunesse que se tourne Cécile Bertrand, domaine qui semble plus réservé – certains diraient destiné – aux femmes, qui élèveraient leurs enfants en leur racontant, et dessinant, des histoires. C'est donc dans l'éveil des enfants « dès la naissance » et la collection des *Pipo : Pipo veut, Pipo goûte, Pipo cherche, Pipo range, Pipo écoute* ou *Pipo voit…* des albums aux pages cartonnées, mais aussi *Drôles de parents, Les plus beaux poèmes d'amour, J'ose pas dire non* ou encore *Monsieur et Madame Smith ont une fille mais quelle fille,* qu'elle publie au Sorbier, à De La Martinière, chez Nathan ou au Seuil, mais aussi chez Pastel (L'École des loisirs, Belgique), Lothrop à New York, Agertoft au Danemark, Martins Fontes à Sao Paulo. Rien que de très bonnes maisons !

L'éditorialiste-cartooniste est une femme, mais quelle femme !

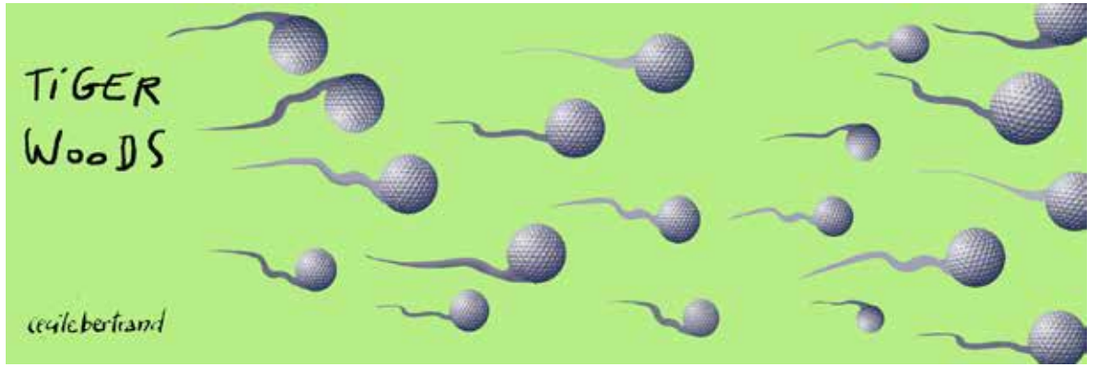


Mais Cécile reste attirée par son modèle, la seule femme, ou presque, qui fait de la BD. Claire Bretécher avait publié, de 1973 à 1981, une planche hebdomadaire dans le *Nouvel Observateur*. « Les Frustrés » avaient bousculé le marigot parigot. La liberté de Claire séduit fatalement Cécile.

La chute du mur de Berlin, le 9 novembre 1989, touche et fascine, la dessinatrice voit une source d'inspiration dans tous les domaines de société qui l'intéressent. Elle se lance dans l'actualité et dessine, dessine, dessine… et envoie ses cartoons à la presse. Le tout nouveau et tout frais rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Le Vif – L'Express,* Jacques Gevers, est séduit et lui propose de réaliser un dessin chaque semaine. Une nouvelle cartooniste est née et elle crée d'emblée un statut de cartooniste-éditorialiste, devenant la seule femme à occuper une telle fonction dans la presse francophone. Mais ce n'est pas simple d'être une femme dans un monde d'hommes, il faut non seulement être la meilleure, mais il faut surtout être meilleure que le meilleur mais aussi des moins bons des mâles. Quand *Le Vif* doit faire un choix entre ses deux dessinateurs, il fera le choix du mec. Sans autre explication.

« C'est vrai qu'un dessin très court peut être réducteur, mais parfois il peut aussi ouvrir des portes pour aller au-delà. »
Cécile Bertrand (Arte, 28/03/2013)

Cécile n'abandonne pas pour autant, elle se fixe une règle, produire un cartoon quotidien, qu'elle adresse aux deux quotidiens francophones de référence, *Le Soir* et *La Libre Belgique*. Après quelques semaines de forcing humoristique, *La Libre,* en pleine restructuration et recréation de sa maquette, lui propose de réaliser un dessin quotidien. Le succès est immédiat, « Les Poux » deviennent une référence et son auteure reçoit, en 2007, le 8e Grand Prix du Press Cartoon pour « La mort d'Augusto Pinochet ». Prix qu'elle double en 2011 avec « Tiger Woods ». Pourtant *LaLibreBlog* du 6 mai 2014 qui annonce la sortie de son recueil « Les Poux » et refait sa biographie complète, conclut par cette phrase : « Malheureusement, la mauvaise nouvelle est confirmée : Cécile Bertrand a été "virée" ! Nous ne trouverons plus ses dessins dans *La Libre Belgique* – un esprit trop libre ? » Ici aussi, c'est un homme qui prendra sa place. Certainement plus consensuel, et qui, lui, a une famille à nourrir. Tandis qu'une femme, c'est bien connu, dessine – travaille d'ailleurs en général – pour l'amour de l'art et pour s'occuper.



Le travail de dessinatrice-éditorialiste de Cécile Bertrand est très différent de celui de ses confrères, qui sont souvent des caricaturistes qui entretiennent toute une galerie de personnages connus, politiques ou sommités quelconques placés dans des situations connues, parfois récurrentes, en entrechoquant deux situations à priori sans lien, provoquent un sourire, un rire et parfois une réflexion plus ou moins subtile. Les Poux, eux, sont des anonymes, des messieurs et mesdames tout-le-monde, citoyens lambdas placés soudainement sous les feux de l'actualité. Cette distance convoque un rire qui n'est jamais ironique ou moqueur, au contraire, il est poétique, il élève le débat. Cécile Bertrand a un point de vue et si son dessin fait rire, il est d'abord sa réflexion, son regard sur une situation, un aspect de notre société.
Même quand il frôle l'anecdotique, il est doux, dur, violent, aérien, quand il dénonce, s'étonne ou rêve, le trait de Cécile Bertrand se surprend, semble se moquer de lui-même. Les seuls alter egos des Poux pourraient être les personnages aux sourires tristes et aux yeux pétillants de Sempé, eux aussi spectateurs d'un monde qui les dépasse mais dont ils ont, définitivement, compris le non-sens.

Mais comment se passe la vie d'une éditorialiste ? « Publier six dessins par semaine sur l'actualité du pays, du monde et dans des domaines aussi variés que la politique, la guerre, le sport ou les faits divers exige une certaine rigueur. Premier geste du matin, brancher ma radio pour écouter les bulletins d'infos, explique Cécile, et, ensuite, heure par heure, rester connectée au fil de l'actualité. Regarder les journaux télévisés de 13 heures et peut-être déjà définir le sujet. Tout en restant connectée au fil d'infos, lentement laisser mûrir les idées, en croquer l'une ou l'autre, peaufiner l'idée qui semble s'imposer. Dans une première époque, celle d'avant internet, il fallait aller déposer le dessin terminé à la rédaction, l'essor du numérique permet d'envoyer un dessin en haute définition. Ce gain de temps est appréciable, la rédaction boucle à 22 heures… On réalise parfois plusieurs dessins parce qu'on sait que l'un, peut-être plus pointu, plus ou trop engagé, voire dérangeant, peut être refusé par une rédaction qui ne dialogue pas, ne justifie ses refus – ses peurs ? – que par un « Passe à autre chose ! ». Cartooniste est un travail permanent et je ne parle même pas des weekends entre amis toujours abrégés le dimanche matin, puisqu'il y a un dessin à réaliser pour l'édition du lundi. »
Cependant, Cécile ne se cantonne pas à la seule *Libre*, elle s'exprime aussi dans *Plus magazine,* et surtout dans *Axelle* et *Imagine,* où elle peut exprimer ses engagements. *Imagine* est un magazine de société et d'écologie, et le mensuel *Axelle* se définit comme « Le monde selon les femmes ! ». Aujourd'hui, la sculpture la passionne, elle recycle des matières abandonnées par nos obsolescences et les assemble avec le cordage bleu des ballots…

Il y a beaucoup de manières de mener une carrière d'artiste. Celle qui motive Cécile Bertrand l'implique au-delà de son seul travail de dessinatrice. En devenant éditorialiste, elle est aussi une passeuse d'idées, d'analyses, de convictions, de combats même. Le dessin de presse fait partie des arts populaires accessibles à tous ou quasi, il suffit de regarder les manchettes des journaux, de se plonger dans un magazine pour être interpellé.
Un dessin, une idée. Dépasser le simple trait d'humour vite oublié, mais titiller les consciences, bousculer les idées reçues et, pourquoi pas, poser les premiers jalons pour ouvrir une réflexion, une prise de conscience, un engagement.
Cécile Bertrand est féministe depuis ses premiers dessins, c'est un des fils rouges de son œuvre. C'est, évidemment, une femme qui s'exprime, une des rares parmi les cartoonistes, la seule comme éditorialiste, son éclairage est non seulement attendu parce qu'original, différent, mais il est commenté. Qui mieux qu'une femme peut dire les violences faites aux femmes ? Personne évidemment, même si depuis peu, les dessinateurs ont appris à éviter les grosses blagues sexistes.

Nietzsche disait « Deviens ce que tu es ! », Cécile Bertrand est, sans doute, une de ses meilleures élèves, elle est devenue son art.

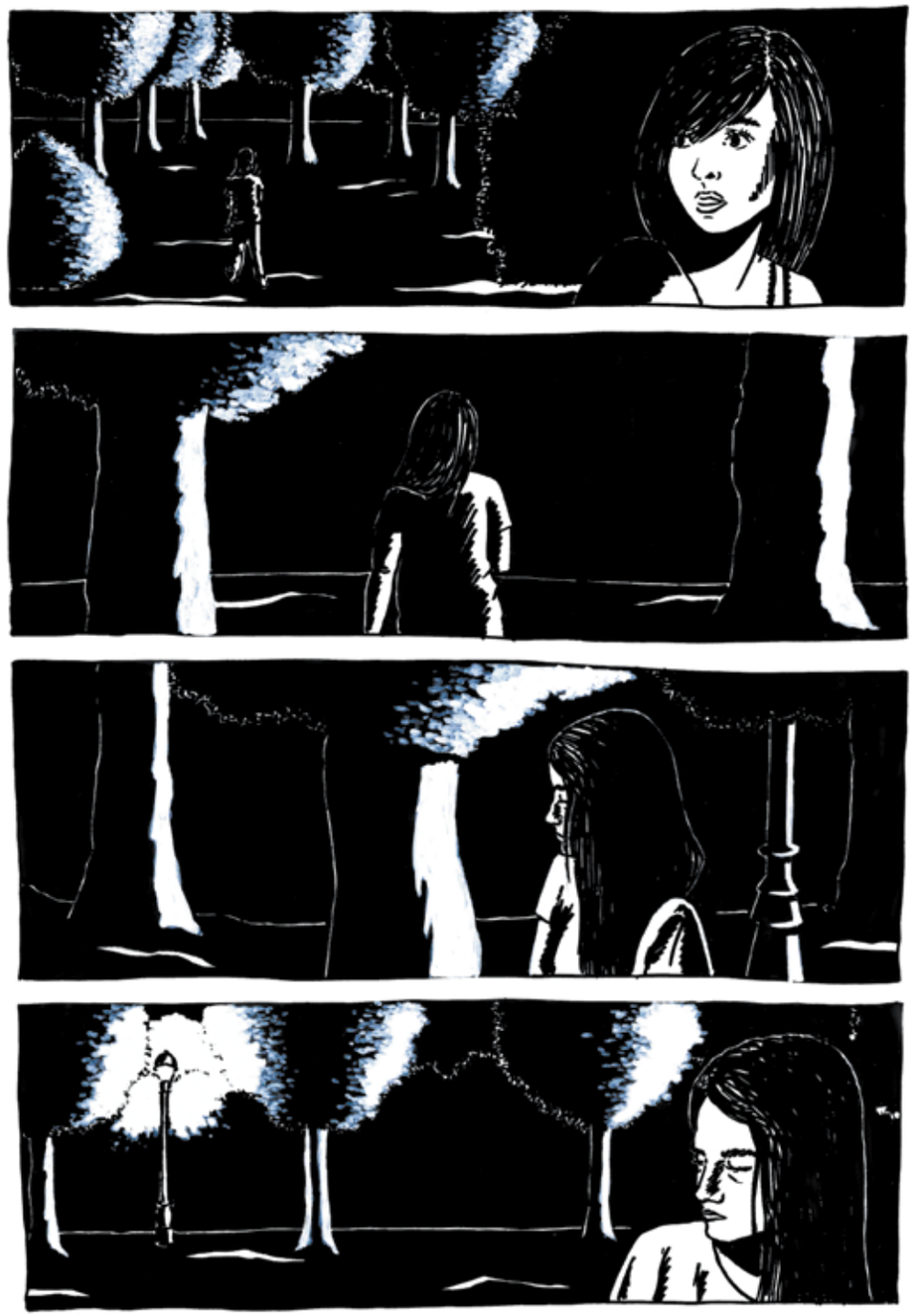
Ce qui n'empêche pas, quand ils croient les avoir évitées, de se prendre les pieds dans leurs bonnes intentions faute d'avoir étudié, analysé et tout simplement compris les enjeux.
Cécile Bertrand, depuis près de trente ans, c'est l'éducation permanente en dessin sur des sujets aussi prégnants que la pédophilie, les religions, l'homophobie, la situation des Palestiniens à Gaza, les dictatures d'où qu'elles soient, la violence d'État, la violence des hommes contre les femmes, les enfants, les animaux, la nature et même contre eux-mêmes…
Cécile Bertrand dessine contre la bêtise, contre les ignares, contre l'entre-soi des pouvoirs, de tous les pouvoirs.

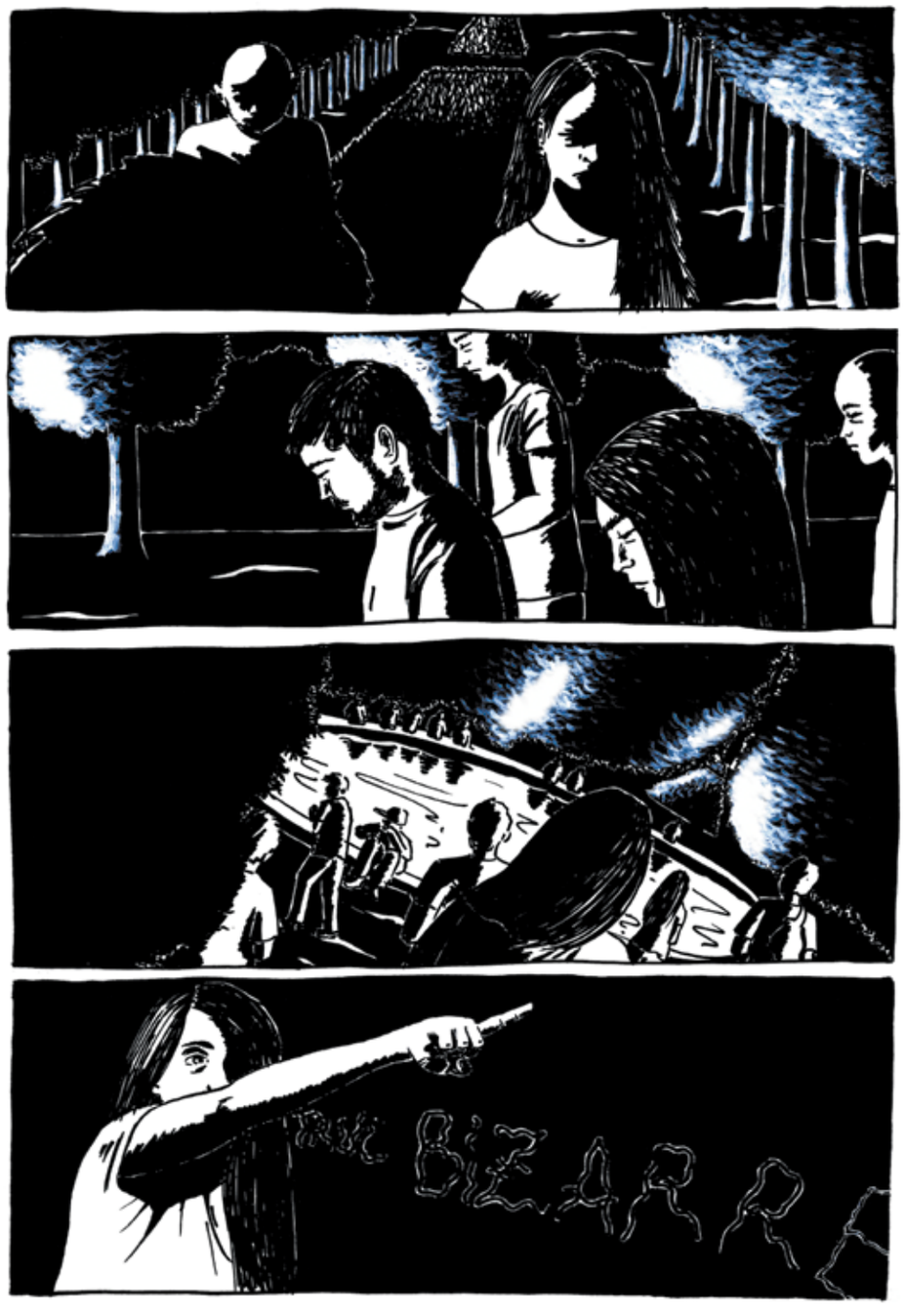
Cécile Bertrand abat, chaque jour, un mur de Berlin, libère une conscience, soulage nos vies, émancipe nos rêves.
Cécile Bertrand dessine des sourires, mieux : des caresses, des baisers si nécessaires pour nous tenir debout et nous invite à agir ensemble, l'une pour l'autre.
Cécile Bertrand est une femme lumineuse rencontrée un midi sur une terrasse du quartier des Guillemins à Liège.

Illustrations : © Cécile Bertand

Élodie Adelle : Au bout du fil

www.instagram.com/elodieadelle




BIZARRE

1%

Jean-Claude Forest :
Un maître rêveur

Dès ses débuts en 1949, à l'âge de 18 ans, il fait tour à tour du dessin réaliste (influencé par Milton Caniff et ses épigones) et du dessin comique (simple, souple, enlevé, dérivé de Segar et de... Morris). En 1952, il crée pour le journal *Vaillant* une sorte d'animal fabuleux lancé dans des histoires délirantes, dont à l'époque la présence ne saurait être tolérée que brièvement dans un organe de la presse communiste – exit le Copyright, l'ancêtre du Concombre masqué de Mandryka.

Les douze années suivantes, Forest survit vaille que vaille grâce à sa production mercenaire pour *Fillette, Lisette, La Semaine de Suzette* ou le quotidien *France-Soir*... tout en se distinguant avec la série Charlot et quantité d'illustrations et couvertures pour *Hitchcock Magazine, Fiction,* Le Rayon Fantastique, *Les Nouvelles littéraires* et Le Livre de Poche : « La BD était un travail de tâcheron et je n'y trouvais rien de ce qui pouvait m'intéresser, à savoir le fantastique, le rêve, un certain érotisme, etc. »

Où l'automne succède à l'hiver

Il vient de réaliser *Bicot et Dorothée dans l'espace,* une reprise des personnages de Martin Branner, quand Georges Hilaire, le rédacteur en chef du trimestriel *V-Magazine,* lui propose de créer une bande dessinée pour adultes dont le personnage principal serait une femme.

De mars 1962 à janvier 1964, Forest produit donc *Barbarella,* BD révolutionnaire (à l'époque) où il peut enfin développer ses talents de conteur, son inventivité onirique et langagière. Des animaux fabuleux tels que la striule (on l'utilise comme monture après avoir creusé un siège dans son échine graisseuse), le phiston des neiges et les requins de l'air sont tout à fait à leur place sur une planète où le temps marche à rebours (l'automne y succède à l'hiver). Barbarella, ni vamp, ni victime, est une femme libre qui a des relations sexuelles même avec un robot si peu machiste qu'il va reconnaître : « Mes élans ont quelque chose de mécanique. »

Le propos n'est nullement tapageur, il est même assez distancié, mais lorsque l'histoire est publiée en album par Éric Losfeld, éditeur des surréalistes, la censure se déchaîne, multiplie les interdictions, impose les retouches « vertueuses ». La revue de cinéma *Midi Minuit Fantastique* monte au créneau : « La censure barbare est là. » Forest passe pour un pornographe tellement parisien, d'où le succès aux États-Unis, au Japon.

En 1966, la version cinématographique de Roger Vadim renforce la fausse perception de l'œuvre. Entretemps, après avoir donné « Bébé Cyanure » à l'éphémère magazine *Chouchou* qu'il a dirigé avec Remo Forlani, puis collaboré à la mythique émission télévisée *Dim Dam Dom* (pour laquelle il a créé le dessin animé « Marie Mathématique »), Forest a entrepris une nouvelle aventure de Barbarella, *Les Colères du Mange-minutes,* plus originale à tous points de vue mais avec fort peu de sexe, d'où la désaffection à peu près générale (au point que la sortie de l'album est repoussée jusqu'en 1974). Barbarella n'est plus une femme intrépide, sûre d'elle, mais tour à tour amoureuse, déprimée, jalouse, indifférente. Elle est directrice du Delirium Circus, qui parcourt l'espace intergalactique à bord de l'aéronef Big Bug, elle présente des phénomènes comme l'Oreille carnivore, sauve la petite Lio qui meurt si elle manque d'images, peut compter sur l'Orticario qui a laissé tomber la peinture pour inventer la machine à sucrer l'eau de mer. Ses aventures sont pleines de péripéties, de paradoxes, de personnages extraordinaires. L'humour fuse de partout : « Comment ? Vos amis sont armés ! Vous voulez dire qu'ils risquent de se défendre ? » Cet épisode de la série Barbarella, qui n'a plus la raideur de trait du premier (Forest est passé de la plume au pinceau) sera un fracassant échec commercial, comme le suivant, *Le Semble-Lune,* et le dernier, *Le Miroir aux tempêtes* (dessin confié à Pierre Billon).

Forest a pourtant atteint la maîtrise de son art. Son dessin mêle réalisme stylisé avec des éléments caricaturaux : personnages grotesques, absence de décors et d'ombres, beauté du trait

Une machine à sucrer l'eau de mer

L'arbre minuit fabrique ses propres orages

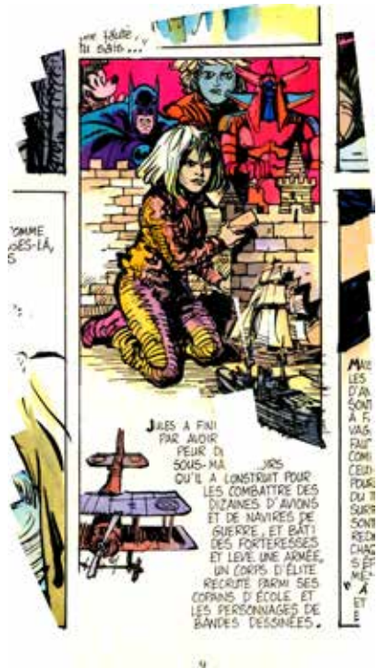
fille au pair française dans un manoir au bord du Loch Ness, rencontre le monstre local (sacrée surprise), un fantôme excentrique et surtout son Destin, une sorte de charlatan rondouillard qui porte une casquette à la Sherlock Holmes. Après avoir mordu les chiens lancés à sa poursuite, elle réapparaît dans *Pilote* et *Comment décoder l'Etircopyh,* cette fois espionne mêlée au combat que se livrent les services secrets d'Avignon et d'Arles. Elle doit réveiller le pont d'Avignon, un Macheirodus géant pétrifié. Sa troisième aventure, *N'importe quoi de cheval,* l'entraîne sur la planète-zoo Yolande où le végétarisme absolu est menacé par une bande de brigands carnivores. Univers onirique soigneusement structuré, dialogues savoureux – truffés de jeux de mots, clins d'œil au roman-feuilleton, aux mythes et aux légendes populaires, personnages rendus dans un trait sinueux alors que les décors sont anguleux, réalistes, usage de la couleur totalement psychédélique – de quoi effrayer le lecteur lambda… et donc les éditeurs, qui n'aiment pas trop cet artiste qui, au lieu de répéter une formule qui marche, n'arrête pas de se renouveler, d'exploser les genres constitués.

au pinceau, contrastes noir/blanc, parfaite intégration du phylactère dans la composition. En 1972, il donne *Mystérieuse matin midi et soir,* adaptation virtuose de *L'Île mystérieuse* de Jules Verne. Il conserve la ligne principale de l'intrigue mais apporte nombre de modifications. On n'est plus pendant la guerre de Sécession, mais en 4480, non plus sur la Terre mais sur la planète Maurice, la robinsonnade scientiste sur l'île Pourquoi (en forme de point d'interrogation) est bousculée par une faune (le terrifiant diphtong, la malacoche faramine, le bombix des armuriers vulgairement nommé fulmicocon) et une flore (l'arbre minuit, immense et labyrinthique, fabrique ses propres orages) de pure fantaisie. Cerise sur le gâteau : Forest y remplace le capitaine Nemo par une Barbarella vieille et lassée de vivre, dont le Big Bug est bloqué là depuis quarante ans !

Ce n'est là qu'un avant-goût de la géniale trilogie « Hypocrite » amorcée dans *France-Soir.* Petite brune piquante et délurée, Hypocrite,

Trop marginal, trop en avance. Mais en 1978, la revue *(À Suivre)* le rejoint et concrétise sa conception de la BD. Il y signe le scénario d'un roman graphique de 163 planches, « Ici Même », dont il aurait sans doute fait une œuvre burlesque s'il n'avait confié sa réalisation à Jacques Tardi. Ces deux-là sont faits pour s'entendre : pour eux, l'histoire, si folle soit-elle, est primordiale, et le dessin doit la servir avec le plus d'efficacité possible. Forest est un écrivain qui dit s'ennuyer quand il dessine, mais jamais on ne sent cet ennui, on a plutôt l'impression d'une intense jubilation suscitée par l'invention continue de tant de choses farfelues.

Avec *La Jonque vue de l'orchestre* puis *Enfants regardez l'Hydragon qui passe,* le ton change, plus teinté de mélancolie, le dessin se fait griffu, généreusement hachuré. Forest excelle désormais dans une sorte de réalisme fantastique où il a intégré pas mal d'éléments autobiographiques (les « fenêtres hygiéniques » du premier renvoient à ses propres problèmes respiratoires ; le père et le fils en fuite du second sont des doubles de Forest et de son fils après une sévère crise conjugale). On ne connaîtra jamais la suite de *L'Hydragon* et ce n'est pas la mort de son auteur en 1999 qui en est la cause. L'inachèvement est bien dans l'esprit de Forest : il a toujours détesté le mot « fin », lui préférant à défaut de « bonsoir » un « à suivre » indéfiniment prolongé.

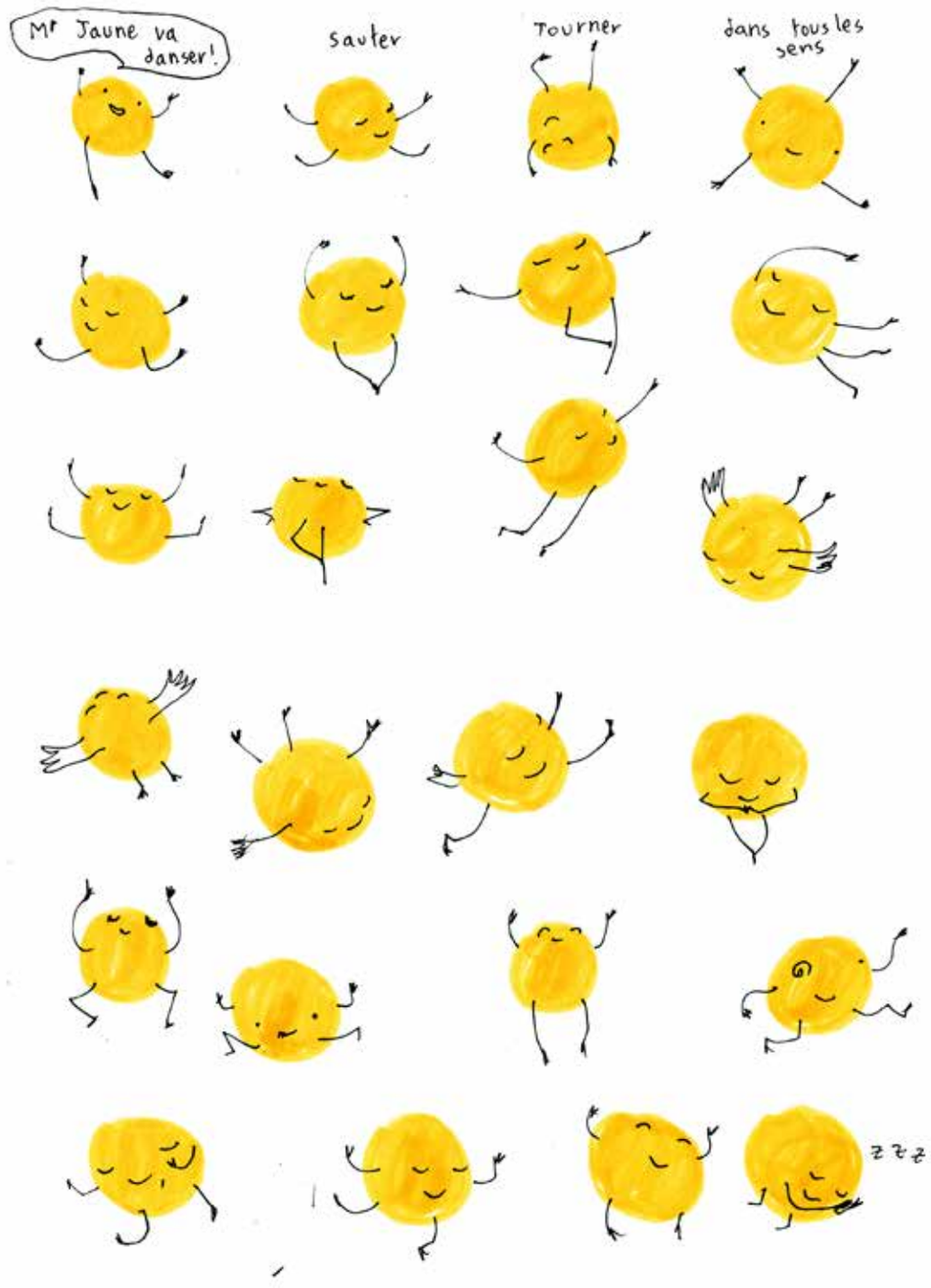


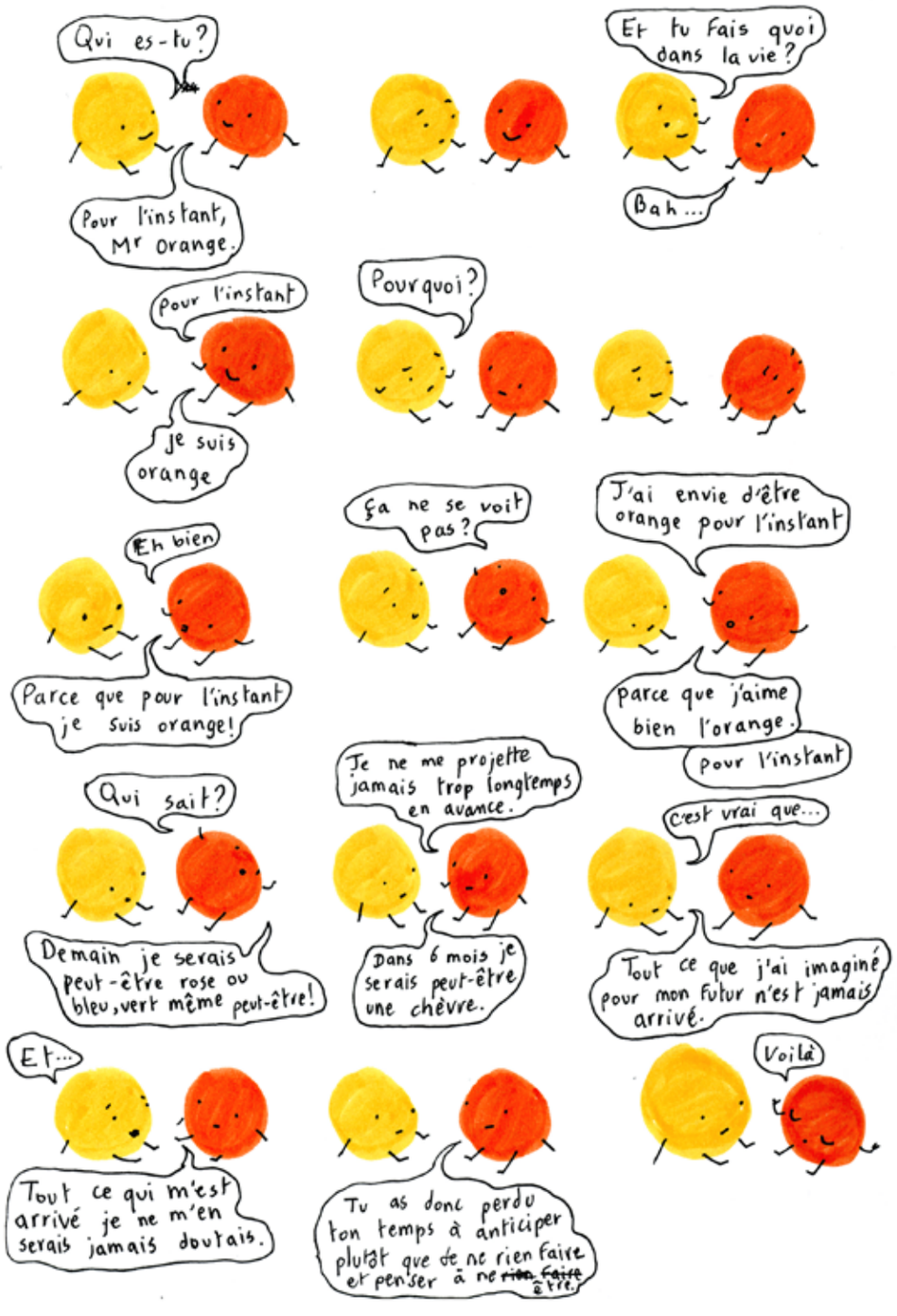
Un peu de mélancolie griffue

Publications :
©Jean-Claude Forest – *Mystérieuse matin, midi et soir* – Dargaud
©Jean-Claude Forest – *Hypocrite. Comment retrouver l'Etircopyh* – Dargaud
©Jean-Claude Forest – *Enfants, c'est l'hydragon qui passe* – Casterman
©Jean-Claude Forest – *Barbarella* – La Marge – Kesselring éditeurs
©Jean-Claude Forest – *Orient Express,* Graham Green – Le Livre de Poche
©Jean-Claude Forest – *L'Assaut de l'invisible,* A.E. Van Vogt – Hachette

Éléonore Marchal : Mr Jaune

https://marchaleleonorecat.wixsite.com/bdbd



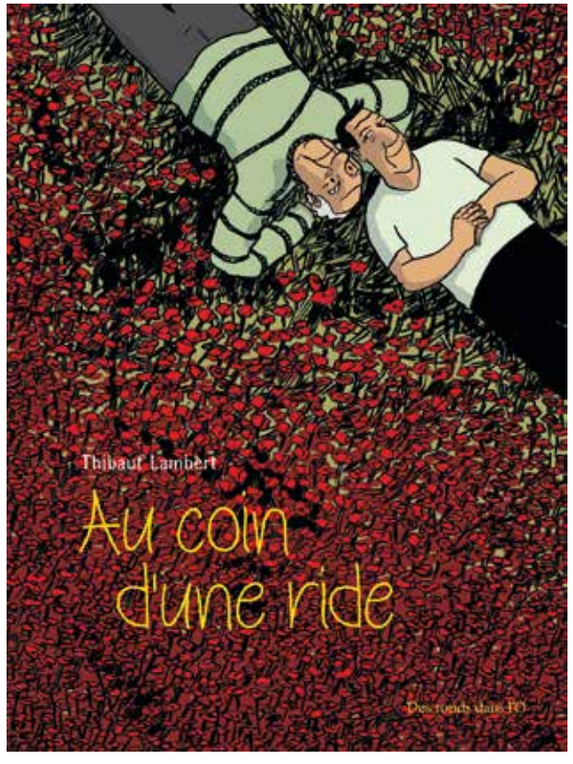

Qui es-tu?
Pour l'instant, Mr orange.
Et tu fais quoi dans la vie?
Bah...
Pour l'instant
Je suis orange
Pourquoi?
Eh bien
Parce que pour l'instant je suis orange!
Ça ne se voit pas?
J'ai envie d'être orange pour l'instant
Parce que j'aime bien l'orange.
Pour l'instant
Qui sait?
Demain je serais peut-être rose ou bleu, vert même peut-être!
Je ne me projette jamais trop longtemps en avance.
Dans 6 mois je serais peut-être une chèvre.
C'est vrai que...
Tout ce que j'ai imaginé pour mon futur n'est jamais arrivé.
Voilà
Et...
Tout ce qui m'est arrivé je ne m'en serais jamais doutais.
Tu as donc perdu ton temps à anticiper plutôt que de ne rien faire et penser à ne ~~rien faire~~ être.

Thibaut Lambert,
Voyageur émotionnel

« Non, non et non ! » C'est ainsi que s'ouvre le premier album de Thibaut Lambert, *Au coin d'une ride*. Une triple négation comme une retranscription du possible rejet que pourraient susciter les thématiques traitées dans sa bande dessinée. Car le sujet de l'album est lourd, comme l'indique la quatrième de couverture : « Contraint par la vie, Éric laisse Georges, son compagnon atteint de la maladie d'Alzheimer, dans une maison de retraite. » La maladie, la vieillesse, la séparation forcée, l'homosexualité et toutes les exclusions qu'elle peut créer, autant de thèmes qui peuvent aisément faire fuir le chaland de devant l'étal du libraire. Et pourtant… rarement un album n'aura réussi son coup avec tant de justesse. Tout en finesse, Lambert décrit un quotidien parfois drôle, parfois douloureux, empreint d'une tendresse et d'une mélancolie qui touchent au cœur sans jamais être plomblantes.

Le sujet de cette terrible maladie, il l'avait également traité dans un premier opuscule, *Al Zimmeur,* en partenariat avec la Ligue Alzheimer. Un garçon de neuf ans s'y imaginait le mal sous les traits d'un méchant masqué donnant son nom à l'album contre lequel il devait lutter pour ne pas qu'il emporte son grand-père.

Alzheimer frappe un couple gay. Ça change de XIII…



Dans *Au coin d'une ride,* Lambert s'attache surtout à décrire l'aspect cruel de la séparation et le sort de celui qui reste seul et désemparé après le départ du malade. L'album, sorti en 2014, est un moment de vie, avec ses joies et ses peines, qui démontre qu'on peut aisément se passer d'artifices et de rebondissements putassiers pour créer un *page-turner*.

En deux cases dans l'album, comme en deux minutes dans la vie, tout peut basculer : un épisode banal (le personnage qui tombe par hasard sur un pull de son conjoint en ouvrant son armoire, par exemple) vient casser la dynamique qui s'était installée et instiller chez le lecteur une émotion d'autant plus profonde qu'elle survient au milieu d'un passage plus enjoué. Et c'est là tout le talent de Thibaut Lambert. Conscient qu'on « accorde de l'importance à certaines choses qui pour d'autres personnes sont totalement futiles », il traite chaque élément de son livre sans aucun pathos, laissant le lecteur en proie à des sentiments sincères et bruts.

Pour Lambert, *Au coin d'une ride* est avant tout une « comédie romantique ». L'expression est très juste, mais aussi réductrice, tant la profondeur que dégage le texte laisse à penser qu'elle est un cheval de Troie lui permettant de faire passer de grandes doses d'humanité et de réflexion en contrebande.

Trois ans plus tard, Thibaut Lambert récidive avec *De rose et de noir,* un ouvrage intime et pudique dans lequel il narre la reconstruction personnelle d'une femme qui a été victime de violences conjugales. Là encore, la justesse du ton frappe. Jamais un jugement sentencieux ne vient perturber la réflexion de l'héroïne, perdue dans un maelström de sentiments contradictoires. Le récit, basé sur les expériences vécues par la compagne de Lambert, n'en est que plus poignant, sans jamais être lénifiant.

Voilà pour le bonhomme, capable le plus paisiblement du monde d'activer à sa guise les émotions de ses lecteurs, là où d'autres emploient les plus grosses ficelles qui soient sans jamais y parvenir. Ses histoires « partent d'incompréhensions, de moments vécus qui [l']ont touché, de colères, de craintes, d'émotions. Ça part toujours d'émotions. Et, après, d'imaginer des personnages en proie avec ces émotions ». Si ses bandes dessinées fonctionnent et qu'elles transpirent l'honnêteté et la vérité, c'est avant tout parce que Lambert a nourri une vision humble de la vie comme de ses créations. Chez lui, « il n'y a aucune volonté de traiter de sujets lourds, […] le plus important, c'est l'histoire que tu veux raconter et comment tu la racontes ».

Et puis, il y a les personnages. Des personnages simples, en proie aux affres de la vie et du temps. Des héros du quotidien, en somme, discrets et réels, qui correspondent du moins à des caractères avec qui Lambert a « envie de passer du temps ». Pour lui, il est impératif de « s'attacher à eux ». Ce soin particulier apporté aux personnages crée un lien immédiat avec le lecteur lorsqu'il entre dans *Au coin d'une ride* ou dans *De rose et de noir.* Ces êtres qui se débattent dans leur vie avec leur fragilité, leurs doutes, leurs désirs et leurs idéaux sont le reflet de tout un chacun, de braves gens que le lecteur prend plaisir à connaître et à comprendre. Certes, on ne sera pas forcément toujours d'accord avec leurs décisions, mais l'honnêteté avec laquelle ils s'emploient à avancer dans leur vie les rend infiniment respectables.

Dessiner les émotions, celles qui sont au plus profond des chairs et des âmes

Lambert se joue d'ailleurs beaucoup de cette pluralité de choix à laquelle on doit se confronter. Il sait qu'en fonction de sa situation propre, la bonne décision à prendre ne sera pas la même que celle du voisin. Une posture qu'il résume par une métaphore autour du dessin : « Si on te demande de dessiner un objet qui est devant toi, tu vas avoir un angle de vue. Si tu te décales de trente centimètres, tu ne vas pas voir les mêmes choses. » Éric et Georges, le couple d'*Au coin d'une ride,* ou Manon et Hugo, les personnages de *De rose et de noir,* sont les parfaits paradigmes de cet état d'esprit.

Né en 1987 en Belgique, Thibaut Lambert découvre la bande dessinée tout jeune, mais développe sa passion et sa fascination pour ce medium à l'adolescence. Son envie de raconter ses propres histoires s'est développée peu à peu et il a dès lors envisagé la bande dessinée comme le bon vecteur pour s'exprimer. « Du coup, dans mon cursus scolaire, c'était la BD ou rien, et j'ai fait une école de BD : Saint-Luc, à Bruxelles », explique-t-il.

Un Belge voyageur s'arrête en Charente

Sa nature réservée aurait pu conduire Lambert à rester dans sa zone de confort. Mais c'est une voie bien différente qu'il choisit. Avec sa compagne, il fuit son train-train et voyage plusieurs mois durant en Amérique du Sud.

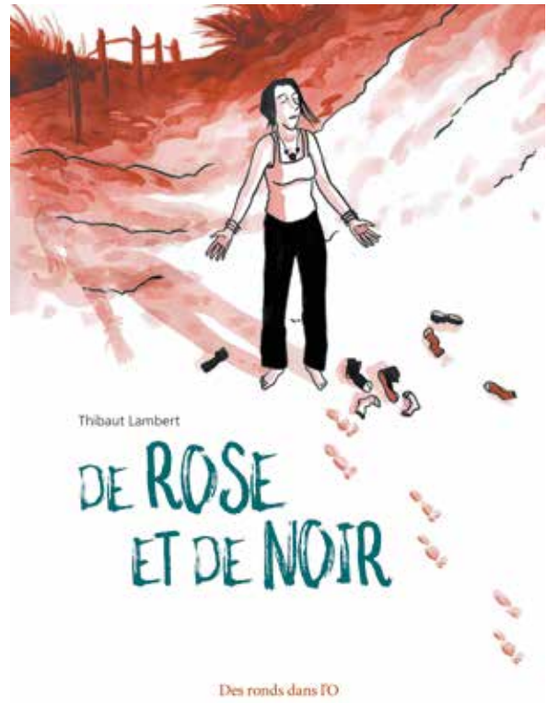
Plus tard, il posera ses valises dans les Charentes françaises, pour une nouvelle page de sa vie. *A posteriori,* il parle de sa vie de voyageur comme d'un « bon exercice », une façon pour lui de « bousculer [ses] certitudes » et de se « rendre compte qu'il y a plein de façons de voir le monde ». Outre ce regard modeste sur ce qui l'entoure, Thibaut Lambert tirera de son expérience deux livres autoédités, *Les Lambert en voyage,* volumes I et II.

Le cheminement est somme toute logique : de ses voyages, Lambert ramène des enseignements et des leçons de vie qui vont ensuite nourrir une œuvre bâtie comme leur mise en forme thématique. Rien n'y est gratuit, rien n'y est factice. Créer un livre n'est pas une besogne alimentaire pour laquelle on peut tout se permettre, quitte à raconter n'importe quoi. Chez lui, l'histoire prime : il n'est nullement un dessinateur monomaniaque qui a un besoin permanent d'avoir un crayon dans les mains. Le dessin est avant tout un outil qui lui permet « d'extérioriser ce qui [l']habite, d'où l'angle très intime de [ses] histoires ». Au hasard de rencontres marquantes ou d'expériences prenantes, il accumule presque malgré lui les différentes pièces d'une histoire qui va se construire pendant des mois, jusqu'à ce que le besoin cathartique de la coucher sur papier devienne plus fort que tout. Il est alors « dans un état fébrile, où il faut que les mots sortent […], dans le silence, sans personne autour, jusqu'à ce que toutes ses émotions soient sur le papier ».

D'un point de vue graphique, Thibaut Lambert opère des choix forts. Dans *Au coin d'une ride,* son trait est mis en valeur par des couleurs classiques et lumineuses, qui soulignent la beauté de certains moments simples (comme sur la couverture, où le couple de héros est allongé dans un champ de coquelicots) et accentuent davantage les situations dramatiques lorsqu'elles viennent à se ternir. Dans *De rose et de noir,* Lambert opte pour un parti-pris bichromatique, avec l'utilisation de teintes rouges et roses pour compléter plus que pour accompagner le noir et le blanc (dans les scènes de flashbacks, par exemple, le noir disparaît comme pour évoquer des souvenirs qui s'estompent). Ces grands écarts assumés d'album en album émanent d'une « volonté d'allier le fond et la forme », pour « que le traitement graphique colle le plus possible avec l'histoire ». Thibaut Lambert refuse d'automatiser son dessin, de décliner encore et toujours les mêmes codes qu'il aurait appris par cœur. Là encore, l'histoire guide. Le style graphique doit retranscrire au mieux les ambiances et les émotions qu'il dépeint, quitte à « avoir un traitement graphique différent à chaque album », pour être le plus juste possible. Pour ne pas s'ennuyer, aussi. Lambert l'explique très bien : « La BD étant un art répétitif, il faut une technique avec laquelle je vais m'amuser pendant cinquante, soixante pages, voire plus, sans me lasser. »

Car, si la phase fiévreuse d'écriture peut s'avérer douloureuse par la difficulté des thématiques

Décaler l'objet à dessiner pour décaler le regard qu'on lui porte



Effleurer l'intime, dessin caresse

choisies, la longue et besogneuse phase de dessin doit lui procurer du plaisir et lui offrir une forme d'accomplissement. Il s'est ainsi « rendu compte que le choix graphique de l'album précédent influence l'album suivant ». Après la mise en couleur classique d'*Au coin d'une ride,* en aplats posés à l'ordinateur, il souhaitait s'affranchir de l'écran et a donc ressorti ses pinceaux pour *De rose et de noir.*

Et pour le prochain ? « Pour le prochain album, c'est pareil. Après soixante-dix pages de bichromie, j'avais envie de couleur, donc je me suis lancé dans un album en couleur, à l'aquarelle. » Ce nouveau récit promet d'être aussi émotionnellement marquant que les deux autres. Ce sera « une histoire d'amour en maison de retraite, l'histoire d'un couple qui se forme en maison de retraite ». Toujours dans sa quête de vérité, Lambert s'adjoindra une équipe de scénaristes de choc : les résidents d'une maison de retraite, qui amèneront leur regard et leur vécu. L'objectif étant de décrire « comment on vit une histoire d'amour à soixante-quinze ans dans ce lieu bien spécifique, avec le regard des familles, des autres résidents, des membres du personnel ».

Fidèle à ses principes, Thibaut Lambert a choisi d'illustrer un récit qu'il a « envie de dessiner tous les jours », une histoire qui promet une nouvelle fois d'être un beau vecteur d'émotions. Il s'en explique avec humour : « Essaie de passer une année avec des gens que tu ne peux pas blairer, ça va être très compliqué ! » Pas de risque que cela se complique avec les personnages et les histoires de Lambert, un auteur à suivre de près !

Les citations de Thibaut Lambert sont tirées d'un entretien réalisé par mail en mai 2018.

L'aile brisée © Altarriba | Kim

Antonio Altarriba : L'art de la plume

« Mon père, que je suis maintenant, ne garde pas de bons souvenirs de son enfance. Il quitta l'école à dix ans pour aller travailler dans les champs. / Mon grand-père, maintenant mon père, ne pensait qu'à faire prospérer ses minuscules propriétés. Mes oncles, maintenant mes frères, le respectaient, ou plutôt le craignaient… / Moi, qui suis désormais un je unique, je ne me suis jamais plu dans cette maison. Sans ma mère, je n'aurais pas connu l'affection familiale. »

Il y a des bandes dessinées qui marquent un avant et un après : *L'art de voler* et *L'aile brisée* (Denoël Graphic, traduction Alexandra Carrasco) sont de celles-là. Contrairement à *Maus* de Spiegelman ou à *Persépolis* de Satrapi, ce diptyque a été réalisé à quatre mains : scénario d'Antonio Altarriba et dessin de Kim (Joaquim Aubert Puigarnau).

L'aile brisée © Altarriba | Kim

Antonio Altarriba, « un je unique »

Je ne vais pas le présenter (http://www.antonioaltarriba.com/), j'aimerais m'attarder sur les scénarios que je trouve époustouflants. En exergue, vous trouvez la narration en « voix off » des trois cases qui posent ce texte comme une « transsubstantiation » : une chronique d'une mort annoncée qui commence à la troisième personne, « Mon père s'est suicidé », et qui, très vite, passe à la première personne, l'auteur s'y présente comme une voix rassemblant toutes les voix, tous ses personnages, tous ses lieux, etc., et assumant cette histoire comme sienne dans une sorte de trinité littéraire (auteur, narrateur, personnage). Nous pensons à Cervantes ou à Diderot. À Beckett ou à Duras. À García Marquez ou à Proust. À Homère ou à Sophocle. Et cetera. Et nous voyons là un grand récit !

L'aile brisée © Altarriba | Kim

Mon père, que je suis maintenant

La narration d'une vie, ici celle du père (T.1) et de la mère (T.2), est revendiquée comme propre, c'est mon histoire nous dit en quelque sorte le narrateur, c'est moi qui l'écris et donc moi qui l'ai vécue, et le narrateur de nous lancer cette affirmation magnifique « mi padre, que ahora soy yo » (« Mon père que je suis maintenant » : petite incise mais grande audace en langue espagnole !), je suis mon père, mon père est mon grand-père et mes oncles sont mes frères, je suis tous les personnages de ce récit qui n'est donc autre que ma propre histoire et celle de tous. Ce « je unique » est, par excellence, le seul à pouvoir la raconter, lecteur, fais-lui confiance, tu ne seras pas déçu ! C'est ainsi que de l'histoire de la vie du père d'Antonio (qui s'appelle Antonio !) nous basculons dans celle, plus vaste, des vaincus de la guerre civile *(L'art de voler),* celle des vainqueurs qui finalement ont aussi leurs vaincus *(L'aile brisée),* mais aussi pas mal d'autres, celle, par exemple, des réfugiés espagnols maltraités aux frontières par la France, ou celles des femmes brimées, ou des destins contrariés, donc également celle de nos propres échecs ou « victoires » dans un monde globalisé où hier c'est aujourd'hui. Le temps passe sans passer et la défenestration du père va durer nonante ans, la naissance de la mère presque autant. Toute une vie durant, ces deux êtres, à l'instar des deux Espagne qu'ils personnifient, auront dû taire et réprimer leurs émotions au profit d'une pensée unique. Ils traîneront ce secret de famille, plutôt ce tabou national, comme un fardeau : « L'Espagne est une, grande et libre », devise franquiste qui pèse comme une épée de Damoclès sur leur tête pendant toute une partie de leur vie commune.

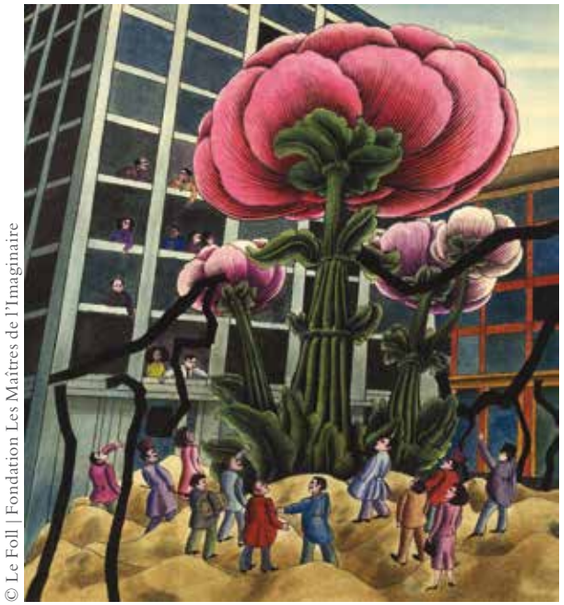
Un secret de polichinelle

Ces BD aux héros si différents, d'un côté le libertaire, de l'autre la femme soumise, enclenchent un processus de dévoilement de soi et de l'autre qui nous fait passer abruptement du silence à la parole. Ce secret de polichinelle ramène un passé si proche que le tabou se brise contre un présent qui n'a pas eu le temps de le digérer. Lui, héros fantastique aux yeux de son enfant, devient un héros tourmenté et humain ; elle, femme soumise, devient, aux yeux de son enfant adulte, une femme de combat, une femme qui symbolise le combat muet de toutes les femmes écrasées par la domination masculine du XX^e^ siècle. Le mythe des vaincus et des vainqueurs éclate : les familles sont toujours déchirées, l'Espagne n'est pas si « grande », elle n'est pas « unique » et elle n'est sûrement pas « libre ». À l'heure de la globalisation, comme au temps de la guerre civile, comme au temps de Franco et de la Deuxième Guerre mondiale, chacun y reconnaît sa part, ses fautes et ses prouesses, son grain de sable, son pays, ses batailles, ses déroutes, ses idéaux, ses utopies. Que vous fassiez partie des vaincus ou des vainqueurs importe peu finalement… L'important c'est d'avoir vécu pour le raconter !

(À suivre dans le numéro 14.)

L'art de voler © Altarriba | Kim

Les Maîtres de l'imaginaire ou l'exception de l'illustration



© Le Foll | Fondation Les Maîtres de l'Imaginaire

Réunir les noms d'Alain Le Foll, André François, Sarah Moon, Henri Galeron, Etienne Delessert, Yan Nascimbene, c'est allumer des étoiles dans les yeux de tout amateur d'illustration. Y ajouter ceux de Jean-Louis Besson, Jean Claverie, Stasys Eidrigevicius, Monique Félix, Roberto Innocenti, Gary Kelley, Claude Lapointe, Georges Lemoine, David Macaulay, c'est transformer le même regard en voie lactée. Surtout que d'autres artistes, et toujours pas des moindres, complètent encore la liste.

La liste ? La liste de ceux que réunit la fondation Les Maîtres de l'Imaginaire, qui a fêté sa naissance par une importante exposition à Strasbourg en mars dernier, réunissant deux cents œuvres des meilleurs artistes en littérature jeunesse, en Europe et aux États-Unis. Les maîtres. Les pionniers. Le gratin. Celui qui s'est démené pour faire aboutir ce magnifique projet est évidemment Etienne Delessert, le créateur de Yok-Yok et de la collection Grasset Monsieur Chat, l'infatigable défenseur de la littérature jeunesse de qualité et son observateur attentif, sévère s'il le faut. N'a-t-il pas signé *L'Ours bleu : mémoires d'un créateur d'images* (Slatkine, 2015) où il évoque un demi-siècle de vie personnelle et d'évolution de ce secteur de l'édition ?

64_page : *Qu'est la fondation Les Maîtres de l'Imaginaire ?*

Etienne Delessert : Cette fondation, dont je suis le président actif, a été créée en juin 2017 à Lausanne. Elle a pour but de rassembler une collection internationale d'originaux, prêtés à long terme ou donnés par certains des meilleurs artistes qui, depuis cinquante ans, ont créé des images pour des albums illustrés. Ces dessins sont archivés et exposés. Tout un travail d'analyse et de documentation est entrepris en collaboration avec la Haute École pédagogique du canton de Vaud (HEP/Vaud). Il s'agit d'une collaboration entre artistes, critiques, pédagogues, psycho-analystes et scientifiques pour tenter d'améliorer, à partir d'images qui racontent des histoires, la lecture en profondeur de ces images.

64p. : *N'est-elle pas la première à réunir un tel patrimoine en littérature de jeunesse ?*

E. D. : Il y a quelques Centres de l'illustration en Europe et aux États-Unis, mais ce qui nous différencie, c'est la volonté non seulement de recevoir des œuvres et de les archiver, mais aussi de rendre rapidement un large public conscient de la valeur de l'art de l'illustration, par de nombreuses expositions à travers l'Europe et des publications de groupe et individuelles. Je trouve particulièrement important de présenter à de nouvelles générations des maîtres historiques. Après une première exposition à Strasbourg, nous irons dès le 15 novembre à Paris, aux Libraires Associés. Au printemps, nous serons accueillis par le Palazzo d'Accursio de Bologne, en parallèle avec la Foire du livre pour enfants.

64p. : *Quels artistes rassemble-t-elle ?*

E. D. : Pour l'instant vingt-six artistes reconnus nous ont rejoints*. Ils ont accepté de participer à l'aventure, encouragés par le respect que nous nous sommes porté au cours de longues carrières. Les familles d'artistes disparus que j'apprécie particulièrement, comme Alain Le Foll, André François ou Eleonore Schmid, nous ont fait confiance, et cela va permettre de mettre leur talent en pleine lumière. Bien sûr, nous continuons à en inviter d'autres, dont par exemple Nicole Claveloux, Colette Portal ou R.O. Blechman.

64p. : *Comment expliquer que, dans un monde dévolu à l'image, la lecture des images issues de la littérature jeunesse soit aussi peu développée ?*

E.D. : Bien souvent nous avons été entourés de personnes fort civiles et éduquées, mais complètement aveugles. Nous allons tenter de mettre au point un programme qui améliore l'accès à un monde en profondeur, sous la surface des images. Ambitieux ? Sûrement… Tout en laissant toute liberté de création à un enfant qui, à 7 ans, peint un éléphant bleu.
Il n'y a pas d'art pur et d'art de l'illustration, simplement de bonnes ou de mauvaises images. Qui racontent des histoires. Et le pouvoir des histoires est immense, en art, mais aussi en politique, sur papier, film ou internet.

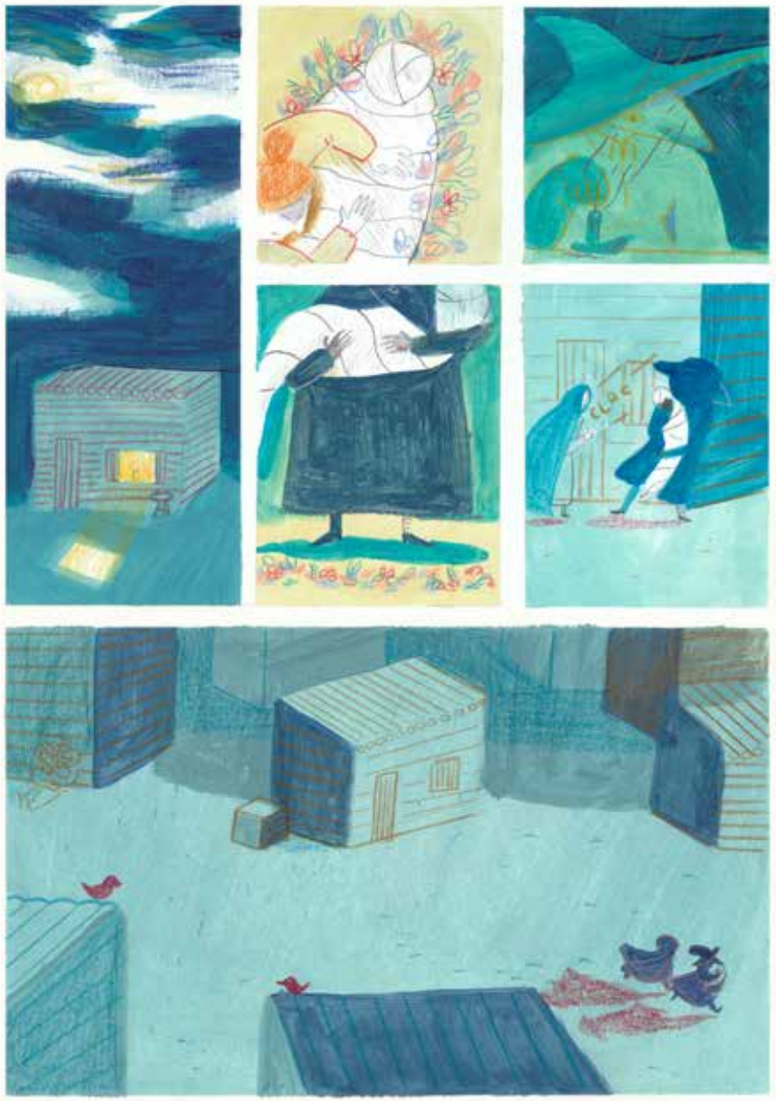
© Delesert | Fondation Les Maîtres de l'Imaginaire

© Lemoine | Fondation Les Maîtres de l'Imaginaire

***Par ordre alphabétique :**
Marshall Arisman, Jean-Louis Besson, Guy Billout, Ivan Chermayeff, Seymour Chwast, Jean Claverie, Etienne Delessert, Heinz Edelmann, Stasys Eidrigevicius, Randall Enos, Monique Félix, André François, Henri Galeron, Roberto Innocenti, Gary Kelley, Claude Lapointe, Alain Le Foll, Georges Lemoine, David Macaulay, Sarah Moon, Yan Nascimbene, Chris Payne, Jerry Pinkney, Eleonore Schmid, Chris Sheban et David Wiesner.

Syllodiaz : Nuit Muette

http://syllodiaz.wixsite.com/bellota



RICHARD

RICHARD
RICHARD
BILL

Red Ketchup, un agent qui envoie la sauce !

Il est roux, il est blanc, et il est pas content ! Alors qu'il vient de la Belle Province, le chanceux. Assez méconnu en Europe, il fait un carton au Québec depuis plus de trente-cinq ans. Pourtant, ce ne sont pas ses qualités qui expliquent le phénomène ! Agressif, teigneux, sans scrupules, il est un des agents phares du FBI, qui se mord encore les doigts d'avoir engagé cette grosse bête-là.

Red Ketchup n'était pourtant, en 1982, qu'un personnage secondaire dans « Les aventures de Michel Risque », publiées dans la revue québécoise *Croc*. Mais devant l'engouement du public, il devient le héros de sa propre série l'année suivante, pour des aventures totalement délirantes. Le but avoué des auteurs Réal Godbout et Pierre Fournier, tous deux co-scénaristes de la série, est clairement de dénoncer une Amérique violente, belliqueuse, et de se moquer des films d'action pétaradants. Et on peut dire que c'est réussi !
Steve « Red » Ketchup naît albinos, avec des yeux rouges éternellement cachés derrière des lunettes noires : il est ainsi flanqué d'un surnom pour le moins prémonitoire. Après une enfance difficile, il s'enrôle dans l'armée où son goût pour la guerre et les armes le fait repérer par le FBI. Là, le bulldozer se met en branle, et plus rien ne l'arrête. Red est patriote, on peut lui reconnaître cette qualité, même si celle-ci est poussée à son paroxysme. Multi-toxicomane, gavé aux pilules et à l'antigel pour se remettre plus rapidement de ses blessures, il devient vite increvable et surtout incontrôlable pour ses supérieurs. Mais cette violence, poussée à l'extrême ici, n'est pas gratuite : elle sert une comédie noire, absurde, et finit par se retourner contre elle.

Depuis une dizaine d'années, on peut redécouvrir ce héros en Europe dans les neuf albums publiés aux éditions de La Pastèque. Red Ketchup y affronte des communistes, des nazis, des hommes politiques, des pingouins, des démons, et pire, lui-même cloné cent fois ! Les univers sont très variés, très fous. Red Ketchup, c'est un James Bond – au physique discutable certes – qui carbure aux substances toxiques les plus variées, dans un scénario à la Tarantino. Aussi, pas étonnant qu'une adaptation au cinéma soit en cours. Le casting va être coton ! Réal Godbout, co-créateur et dessinateur de la série, a bien voulu répondre à nos questions.

64_page : *Red Ketchup a désormais plus de trente ans et visiblement toujours autant de succès dans tout le Québec et au-delà. Savez-vous si vos lecteurs sont toujours les mêmes ?*

Réal Godbout : À ce que j'ai pu observer, le lectorat de Ketchup est assez varié, un mélange de vieux nostalgiques de l'époque du magazine *Croc* et de jeunes qui viennent de découvrir la série. Mais je n'ai pas de statistiques précises.

64_page : *Peut-on affirmer que Red, c'est l'anti-héros par excellence ? Le méchant de James Bond ?*

R.G. : La notion d'anti-héros est assez large et assez vague, mais elle peut sûrement s'appliquer à Red Ketchup, dont on ne sait jamais s'il est un bon ou un méchant. J'aime bien Tintin, mais, pour ma part, j'aurais du mal à imaginer un héros parfait et sans reproche. De toute façon, on est dans un registre satirique, souvent dans le deuxième degré. Le personnage de Michel Risque, dans la série du même nom qui a donné naissance à Red Ketchup, est aussi un anti-héros, mais d'un genre totalement différent, bonasse, naïf et maladroit.

64_page : *Pourquoi affiche-t-il ce teint d'albinos ?*

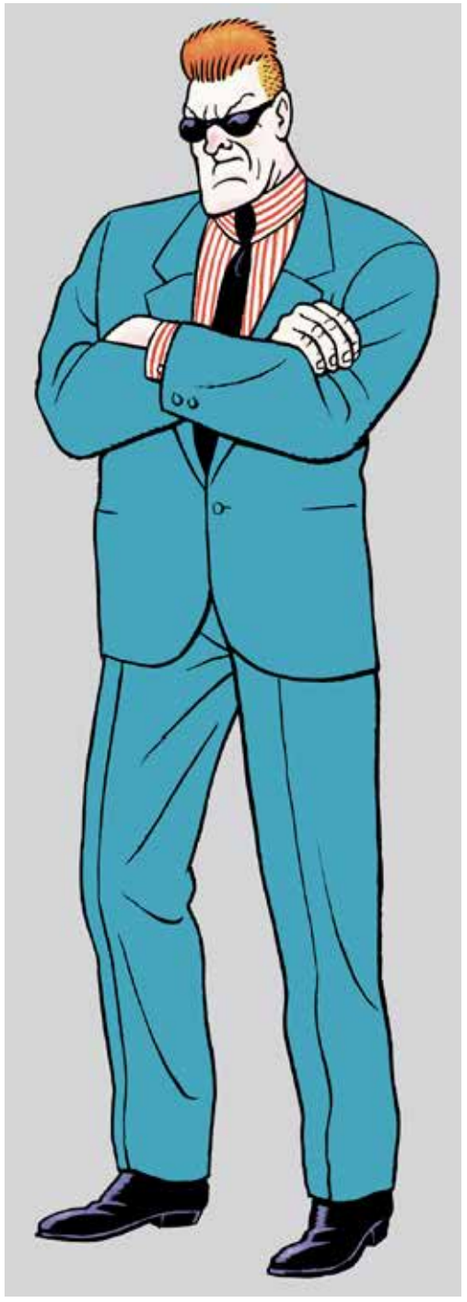
R.G. : Au départ, quand il est apparu dans *Michel Risque,* c'était en noir et blanc ; la question ne se posait donc pas. Quand nous sommes passés à la couleur, nous avons décidé qu'il serait roux, à cause de son nom sans doute. Comme les roux ont souvent la peau claire, j'ai poussé un peu pour lui donner ce teint livide qui accentue l'aspect bizarre du personnage. Les yeux rouges, c'est venu naturellement, à cause des lunettes fumées qu'il porte continuellement parce qu'il ne supporte pas la lumière. Mais dans mon esprit, ce n'est pas vraiment un albinos. Je n'ai rien contre les albinos. Je trouve que, dans les œuvres de fiction, on leur attribue trop souvent des rôles de psychopathes, de pervers, d'individus malsains et tordus, ce qui est regrettable. Ils n'ont pas mérité ça. Par ailleurs, dois-je le préciser, je n'ai rien non plus contre les roux.

64_page : *Red Ketchup à l'époque de Trump, c'est plus que jamais d'actualité : ça ne vous donne pas des idées ?*

R.G. : C'est vrai que Red Ketchup s'inscrit bien dans l'ère Trump. On pourrait en tirer quelque chose, sauf que, si jamais la série se poursuit, ce ne sera pas sous forme de feuilleton mensuel comme à l'époque, mais directement en album. Si un tel album se fait, il ne paraîtra pas avant deux ou trois ans et on ne sait pas si Donald Trump sera encore président alors. Red Ketchup, c'est de la satire (entre autres choses) et ça s'inspire de l'actualité, mais il faut éviter d'y coller de trop près si on ne veut pas que l'histoire devienne périmée.

64_page : *Vous êtes co-scénaristes, ce qui est assez rare : comment procédez-vous pour écrire en duo ?*

R.G. : À l'époque, nous nous rencontrions chaque mois pour scénariser les quatre prochaines pages à paraître. Nous avions une idée plus ou moins précise de l'album dans son ensemble, mais nous laissions une large place à l'improvisation à chaque épisode. C'était du feuilleton, pas du roman graphique.
À chaque rencontre, nous lancions de part et d'autre des idées en vrac, pour nous raconter l'histoire en prenant comme point de départ l'épisode précédent.



Je prenais quelques notes et je ramenais ça à la maison pour procéder au découpage et peaufiner les dialogues avant d'attaquer le dessin.

64_page : *Quid des projets d'adaptation de la série au cinéma ?*

R.G. : Le projet de long métrage chez Go films est sur les rails. Il en est encore au stade de la scénarisation, mais les choses avancent et j'ai bon espoir qu'il entre en production prochainement. Cependant, comme nous ne sommes pas seuls dans ce projet, je préfère en dire le moins possible pour ne pas vendre la mèche.

64_page : *Votre regard sur la BD québécoise : a-t-elle explosé ces dernières années ?*

R.G. : Il y a de plus en plus d'auteurs : certains publient au Québec, d'autres à l'étranger (en Europe surtout), certains chez des éditeurs établis, d'autres en autoédition, ou encore sur le web. Mais il n'y a presque plus de magazines. Les auteurs sont très nombreux, mais ceux qui arrivent à vivre de la BD le sont moins. Le bassin de lecteurs augmente constamment, mais sans doute pas assez vite. Je crois que c'est un peu la même chose en Europe.

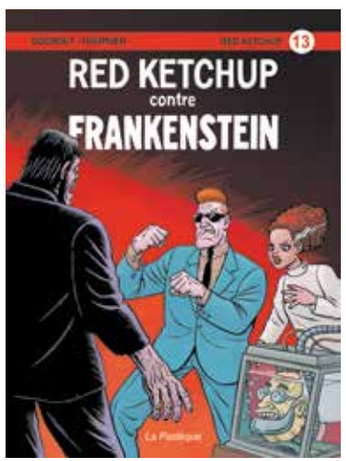
64_page : *Vos derniers coups de cœur – québécois ou non – en BD ?*

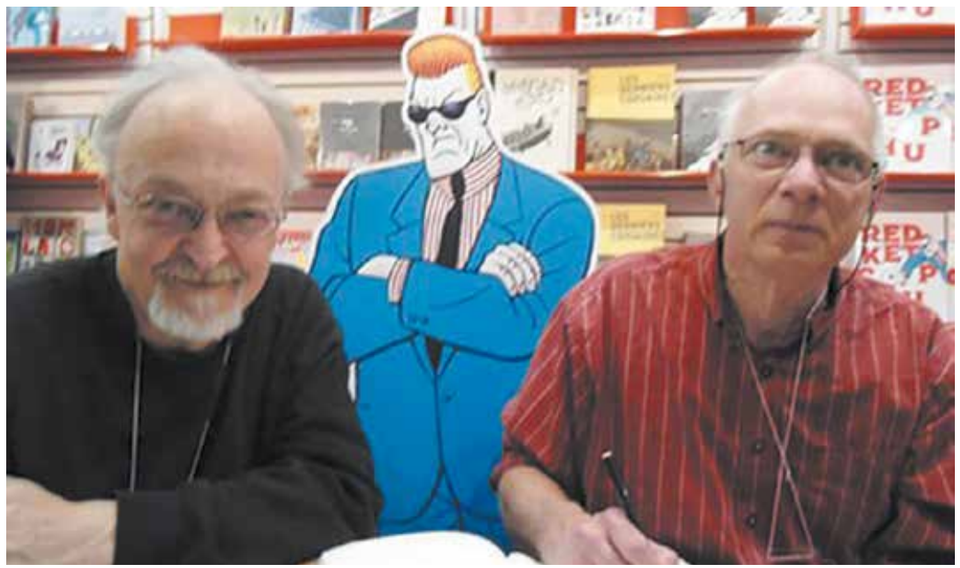
R.G. : Ces jours-ci, je lis presque exclusivement de la BD québécoise. Ce n'est pas par chauvinisme, ni par patriotisme, c'est simplement parce que, comme je suis un lecteur sélectif, je consomme assez peu de BD et j'ai tendance à privilégier celles produites par des auteurs que je connais personnellement. Quelques titres : *La Femme aux cartes postales* de Jean-Paul Eid et Claude Paiement, *Betty Boob* de Julie Rocheleau et Véro Cazot, *Whitehorse* de Samuel Cantin, *Et vogue la valise* de Siris et la trilogie des *Bob Leclerc* de Grégoire Bouchard.

64_page : *Red Ketchup continuera-t-il de distribuer des baffes encore longtemps ?*

R.G. : Pour moi, Red Ketchup, c'est une autre époque, à l'exception de la deuxième moitié d'« Élixir X », que nous avons terminée récemment pour compléter l'histoire interrompue en 1995 par la disparition de *Croc*. À la fin d'« Élixir X », nous avons ouvert une porte pour préparer un éventuel retour. J'aimerais bien, parce que je crois qu'il y a encore quelque chose à tirer du personnage. Mais il n'y a rien en chantier pour l'instant, que des idées qui nous trottent en tête…

Gageons que cet espion hors normes a encore de beaux jours devant lui, notamment grâce à son arrivée prochaine sur le grand écran qui pourrait encore agrandir son fan club. Eh ! le ketchup, c'est addictif !

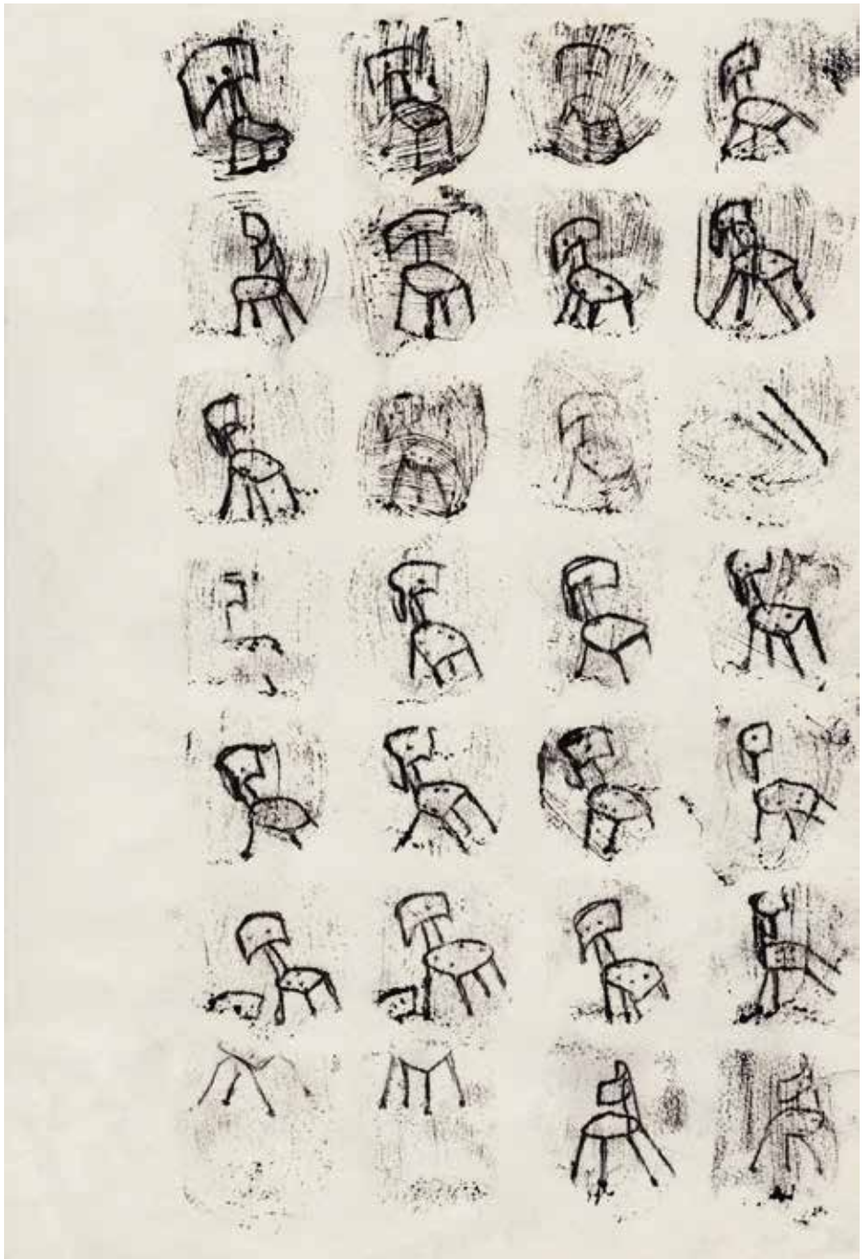


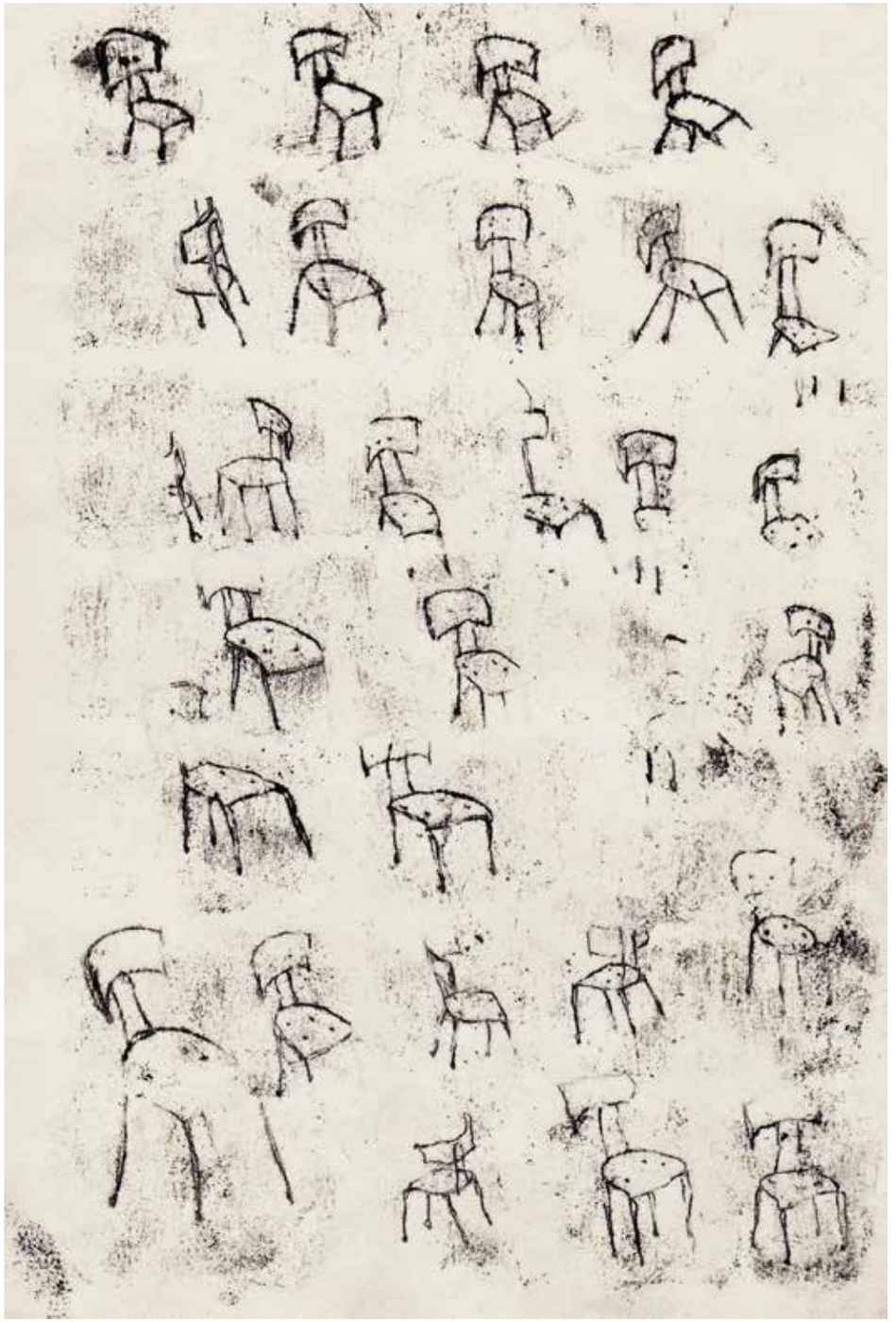


Pierre Fournier, Red Ketchup et Réal Godbout.

Ivonne Gargano : I fall in chaise

https://www.instagram.com/ivonne_gargano/





Lego plutôt que l'ego de Peter Snejbjerg

Découvrir le monde graphique en 64 pages est presque impossible.
Peter Snejbjerg nous montre une attitude de rupture et un destin de dessinateur nordique qui jongle littéralement avec les codes de la BD européenne comme avec ceux des comics nord-américains. Comment un artiste danois peut-il faire carrière dans ces milieux aussi compétitifs et différents ?

Viking, Peter Snejbjerg utilise de nombreux blocs de Lego pour construire sa réponse bien fondée avec l'autodérision nécessaire. Être jeune, c'est parfois vouloir et imaginer tout savoir, y compris ce que sera votre projet dans la vie. Une formation à la Kolding Kunsthåndværkerskole (1983-1987) lui a-t-elle ouvert la voie vers la bande dessinée ? Pas vraiment. Snejbjerg a commencé l'université par les mathématiques et les sciences informatiques. Sans trop de succès. Alors pour éviter d'avoir à se rendre directement sur le marché du travail, il a cherché son salut dans le monde de l'art. Snejbjerg a-t-il vraiment beaucoup appris ? Pas vraiment, parce que ce qui était proposé dans le cadre académique ne correspondait pas à son projet. C'était surtout le moment de s'amuser avec d'autres créatifs, d'améliorer encore ses compétences et de laisser agir une bonne partie du processus de maturation.
Soyons clair, aucun de ses rares cheveux n'avait pensé que Peter se construirait une carrière dans la bande dessinée. Il vivait au jour le jour, pour contourner les choses qu'il devait faire, mais ne voulait pas faire.

En 1990, avec *Hypernauten,* Snejbjerg se manifeste sur le modeste marché danois. Ce qui ne lui permet pas de s'offrir une Porsche, mais le jeune auteur évoque un premier album de… 212 pages. Se limiter à un album classique de 44 pages cela ne lui convient pas, ses ambitions sont trop élevées ! D'ailleurs, il n'a pas de fin en vue… et pas non plus la moindre idée d'où il va avec son histoire !
La Scandinavian Semic Presse, pourtant, lui propose le projet *Tarzan* à mener en duo avec Teddy Kristiansen. Pour Snejbjerg, ce projet, c'est le beurre, l'argent du beurre et la découverte du sourire des fermières de l'Ouest américain. Coédité chez Malibu, son *Tarzan* lui permet de traverser la jungle des comics, il bénéficie d'un voyage de promotion à la Comic Con de San Diego, qui lui ouvre la porte dérobée pour acquérir la carte verte nécessaire pour travailler aux USA.
Les années de vaches maigres alternent avec d'autres plus fastes, mais il y aura toujours du pain sur la planche. Les célèbres Dark Horse et DC Comics sont ses employeurs les plus importants. Le système américain impose un épisode de 22 pages par mois. Snejbjerg roule d'un projet à un autre avec des contributions de jeux imaginatifs et *Books of Magic, The Dreaming, Abe Sapien, BPRD, Hellblazer* et *Animal Man.* Starman est l'exception : Snejbjerg lui consacre une trentaine d'épisodes de 22 pages.
Travaillant toujours dans l'ombre d'un scénariste (James Robinson, John Arcudi, John Ney Rieber et Jamie Delano), Snejbjerg apprécie que des scénaristes réputés lui proposent des sujets. Les deux pieds sur terre, il se désigne comme « artiste du pain », parce que l'approche « artistique » régulière du médium n'est pas vraiment son truc. Même s'il peut en tirer le meilleur parti quand il est plus étroitement impliqué dans le processus d'écriture ou dans la narration comme, par exemple, dans la conversion du script du film *The Light Brigade.*

Et s'il aime écrire lui-même ses propres histoires – *Marlene* –, il est conscient qu'il lui est difficile de se distinguer entre tous ces auteurs talentueux avec qui il collabore.

Atypique, le Viking découvre l'Amérique côté comics

Le délai imposé par l'éditeur lui impose d'être efficace, revenir sur ses dessins n'est pas utile. Il a, bien sûr, le désir d'époustoufler le lecteur avec des dessins à couper le souffle, mais il y a la réalité économique, et le temps nécessaire pour réaliser un album n'est ni négociable, ni extensible. L'important est d'amener le lecteur dans l'histoire, la narration est la plus importante, dit Snejbjerg, qui accorde de l'importance à son style. Il semble que Snejbjerg, avec son style clairement lisible, ait des actions chez les fabricants d'encre noire. Pour lui, le noir est surtout le moyen de se manifester quand il n'a aucun contrôle sur toutes les autres couleurs… prises en charge par des coloristes de talents comme Bjarne Hansen et Dave Stewart, qui excellent à combler les « trous ».
Quiconque aime analyser le style de Snejbjerg évoque rapidement Richard Corben. Pas illogique : un morceau d'influence s'infiltre là comme aussi le *Spirit* de Will Eisner dans les années 1930.

La narration, le *leg godt** de Snejbjerg

Les dessins de Snejbjerg sont également dégustés en Europe : *World War X* aux éditions du Lombard et *Orcs* sur le marché allemand. Classique et pourtant innovant, merveilleusement clair et frais. Parce que, même si Snejbjerg se cache derrière l'histoire et la narration « où toute l'attention doit aller », ses pages d'origine méritent plus qu'un coup d'œil furtif. Ou comment vous pouvez combiner l'originalité avec le noir incolore : laissez votre œil s'insinuer dans ses planches…

* *Leg godt, « joue bien » en danois, deviendra Lego®*

Amélie Timmermans : La liste

https://etesvousextraordinaire.wordpress.com/

UNE FURIEUSE ENVIE DE SE CONCOCTER UN PETIT GUELETON
AVAIT POUSSÉ HENRI À SORTIR FAIRE DES COURSES.

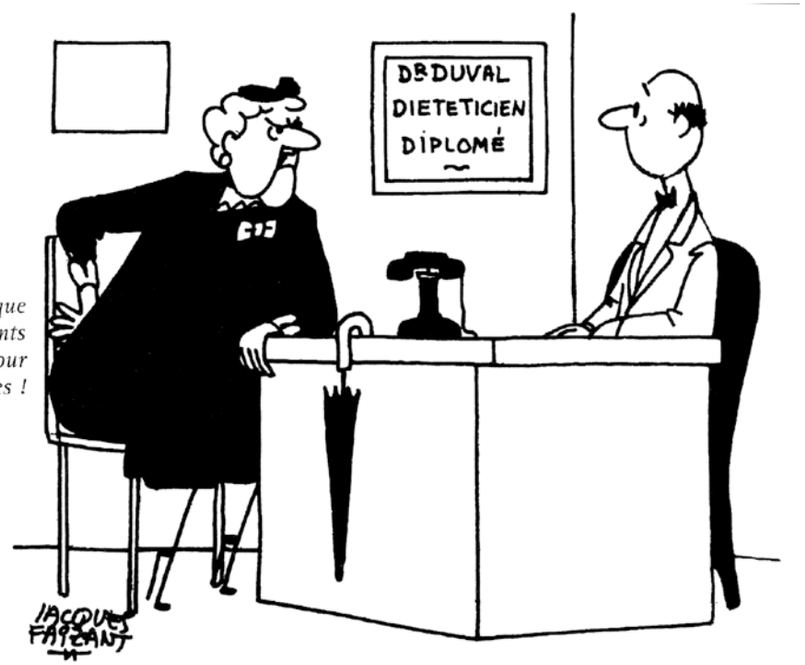
DE NATURE DISTRAITE, IL AIMAIT SE SURPRENDRE À RÊVASSER DEVANT DES DENRÉES INCONNUES.

SE TENIR À SON MENU POUVAIT S'AVÉRER DIFFICILE.

C'EST ALORS QU'UNE QUESTION S'EMPARA D'HENRI :

APRÈS TOUT... NE PEUT-ON PAS VIVRE D'AMOUR ET D'EAU FRAÎCHE?

SON PENCHANT POUR DE LA BONNE CHÈRE S'EN ÉTAIT SOUDAIN ALLÉ.



– Vous ne pensez pas que je me suis gardé des dents jusqu'à maintenant pour manger des carottes râpées !

© Jacques Faizant | éditions Michel Lafon

Pédagogie à gogo

Les ados ne lisent pas : c'est une généralité certes, mais aussi un fait. Même des BD, c'est dire. Les éditeurs auront beau transformer d'un coup de tablette magique des pages de texte en cases et en bulles, les jeunes ont la dent dure et ne mordent pas facilement à l'hameçon. Réflexion sur un poisson nommé adaptation.

J'ai fait quelque chose de rigolo récemment : un remplacement dans un collège comme prof de français. Arrivée en cours d'année, j'ai vraiment pris le train en marche. Évidemment, je n'ai pas révélé à mes élèves que c'était ma première fois. En général, les premières fois, ça leur est réservé. Et je ne leur ai pas balancé non plus mon identité secrète de libraire et journaliste spécialisée dans la bande dessinée. Ça, je ne l'ai pas trop avoué à mes nouveaux collègues non plus d'ailleurs. La BD dans l'Éducation nationale a bien progressé, elle est présente partout dans les manuels, ça fait plaisir, mais faut pas pousser non plus. Je me souviens au collège de la réaction de ma prof quand elle me voyait lire *Mafalda :* « Mais c'est pour les bébés », me disait-elle d'un air gêné. Alors là, vingt ans plus tard, je préfère marcher encore sur des œufs. J'ai sorti le conditionnel, les genres narratifs, et une dictée aussi pour bien asseoir mon autorité. Ah ! la bonne blague. Ben, je peux vous dire que ça, ça marche pas non plus.

Donc, bref, je débarque avec mon faux air de prof expérimentée, parachutée devant quatre fois vingt-cinq élèves de 13-14 ans, le pire âge qui soit si vous voulez mon avis. Comme prévu et sans surprise, ça n'a pas été sans mal. Enfin arrive la dernière heure avant les vacances : ils me réclament tous un film ou des jeux. Mais j'ai mieux ! J'offre une heure de cours pour découvrir la bande dessinée, avec en bonus une petite bibliographie sympa pour lire pendant leurs vacances ! Ah, qu'elle est sympa cette prof ! C'est marrant, ils n'ont pas sauté de joie. Mais avec un peu de pot, cela aura profité à deux ou trois d'entre eux. Et au final, parmi eux, combien lisent de la BD ? Le résultat de mon sondage est navrant : à peine trois ou quatre par classe (mais autant de filles que de garçons !). S'ils ne lisent pas de BD, je ne vous parle pas des romans.

Mais alors, quoi ? Je me plains qu'on traite la BD de sous-genre, de lecture facile, et ensuite j'essaie d'appâter des ados avec de la BD, parce que c'est moins dur ? Je suis une somme de contradictions, et ce n'est pas près de s'arranger. Ma fille aînée, comme je vous disais il n'y a pas si longtemps, qui dévore tellement de bandes dessinées que mes provisions s'épuisent, ne lit pas de romans. Naïvement, je pensais que le passage se ferait tout naturellement, mais non : elle refuse de lire un livre sans images. Je vous entends, vous, là-bas : « Elle lit, c'est l'essentiel ! » Oui, d'accord, mais je refuse qu'elle s'arrête là. Seulement, le monde de l'édition est contre moi.

Rien ne se perd, tout se transforme, c'est bien connu. À L'École des Loisirs notamment, on l'a très bien compris. Leurs fameuses collections de romans jeunesse, quelle manne ! Quelle caverne d'Ali Baba ! Ce ne sont que des bandes dessinées en puissance. La drôlissime *Verte* de Marie Desplechin, l'émouvant *Tempête au Haras* de Chris Donner, l'épique *Bjorn le Morphir* de Thomas Lavachery… Plus fort encore cette année : la fameuse pièce de théâtre d'Alexis Michalik, *Edmond* – l'histoire d'Edmond Rostand créant *Cyrano de Bergerac* est adaptée en 2018 en BD et au cinéma. C'est comme les pommes de terre : vous les aimez en frites, en purée, à la vapeur ? L'offre est déclinable à toutes les sauces. Aussi, pourquoi irait-on assister à une pièce de théâtre, lire une BD puis aller au cinéma pour se faire raconter trois fois de suite la même histoire ? C'est qu'en fait on adapte l'écrin à la perle : ici pour les lecteurs de littérature, là pour les lecteurs de BD – n'imaginons même pas qu'ils puissent être les mêmes ! – et là-bas pour les non-lecteurs, c'est à dire les abonnés UGC – oh, le vilain raccourci ! Pendant des mois, ce sera le matraquage assuré : dès que les représentations au Palais Royal seront terminées, le film sera dans les salles, et pour Noël la BD sera sous les sapins.

Les humeurs de Marianne

Allez, si l'histoire est bonne, pourquoi pas ? En BD adulte d'ailleurs, grâce à l'adaptation de Frédéric Rébéna, j'ai enfin pu apprécier le *Bonjour tristesse* de François Sagan dont la lecture en roman m'avait pourtant mortellement ennuyée. Mais peut-on vraiment tout décliner de la sorte ? Et doit-on le faire ? Les romans, pour les nouvelles générations, c'est trop dur ? On transforme les pommes en compote pour mémé et les romans en BD pour les lecturophobes ? Mais c'est ça le problème : il ne faut pas considérer que la BD, c'est la facilité, que c'est pour les cancres au fond de la classe qui se contentent de lire *Télé Poche*.

Alors ? On les tire vers le haut ? Vers le bas ? La vérité, c'est que tous ces gosses n'ont pas le même profil de lecteur. C'est à nous les adultes, parents ou non, profs ou non, de leur proposer une lecture adaptée à chacun, et de croire, et leur faire croire, qu'ils sont tous des lecteurs en devenir. Un ado qui ne lit pas de romans ne lira pas forcément de bandes dessinées, et un autre qui ne lit pas de BD lira peut-être des romans. Qu'il s'agisse de la collection Aire Libre ou celle de la Pléiade, il faut continuer dans tous les cas à lui proposer, même si cela semble peine perdue. Et il m'aura fallu trois semaines et demie dans l'Éducation nationale pour m'en rendre compte.

Zut, super zut, hyper zut.

Kathrine Avraam : Thomas

http://kathrineavraam.tumblr.com

ET DANS SA TÊTE
MÊME SE MELANGEAIENT
LES PIRES PENSÉES
QU'ON AURAIT PU AVOIR
POUR PATIENTER ...

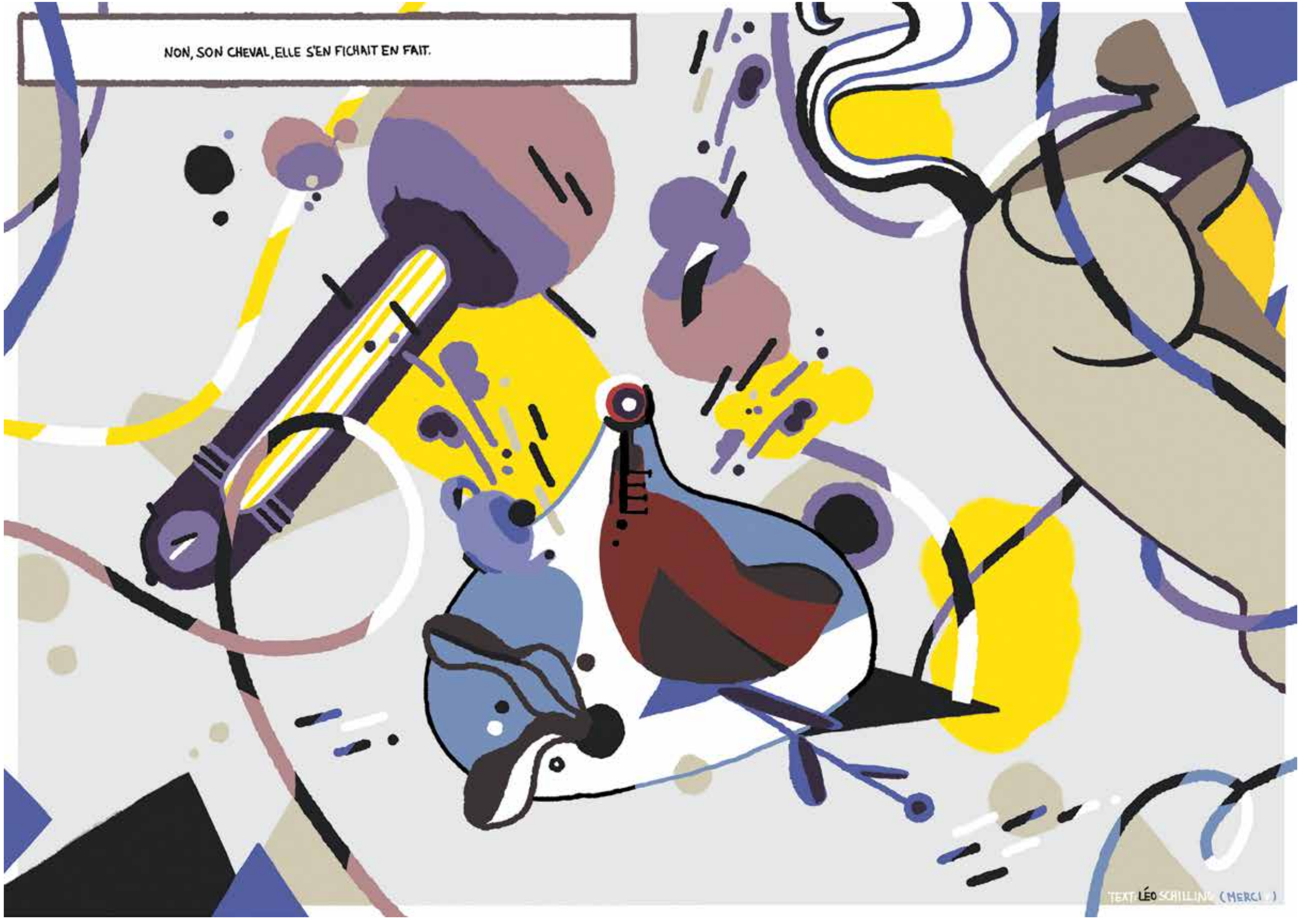
C'EST-À-DIRE

LES PIRES
PENSÉES
À CAUSE
DE LUI.

EST-IL...
OU N'EST-IL PAS...

ET SON...

?


NON, SON CHEVAL, ELLE S'EN FICHAIT EN FAIT.
TEXT LÉO SCHILLING (MERCI)

XIII ?

© Thomas Vermeire

Même pas vrai ! Et en plus, on a programmé un numéro spécial le #LX-XIII !

Mais pour continuer, durer, rester, 64_page a aussi besoin de vous !

SOUTENEZ LA JEUNE CRÉATION **ABONNEZ-VOUS !**

Participez au financement du projet 64_page et gagnez de nombreux tirages spéciaux, numérotés et signés par les auteurs qui nous soutiennent.

Rejoignez-nous et financez 64_page. Notre crowdfunding :
https://www.sandawe.com/fr/projets-auto-finances/64-page

Abonnement annuel, 4 numéros, 38 €
à virer sur le compte BE23 0013 5255 7791 de Ti Malis asbl (BIC GEBABEBB) avec la mention « ABO 64 »
Pour 70 €, abonnez-vous ET ABONNEZ un(e) ami(e).
N'oubliez-pas de nous communiquer les coordonnées de cet(te) ami(e).
Pour confirmer votre(vos) abonnement(s) merci de nous envoyer un e-mail à l'adresse : abo.64page@gmail.com
Ceci nous permettra de confirmer votre abonnement et de vous faire parvenir des informations exclusives, réservées à nos seuls abonnés.

Sommaire du #14

Keko, Kim, Altarriba

Anne-Caroline Pandolfo et Terkel Risberg

Quino

Rejoignez-nous sur nos réseaux :
www.facebook.com/64page
www.instagram.com/64_page
https://twitter.com/revue64page

www.64page.com

Erratum
La perfection n'est pas de ce monde, et 64_page en a fait les frais dans son numéro 12. Des erreurs se sont glissées dans certaines pages et nous présentons nos excuses aux personnes concernées. La leçon est retenue, nous serons encore plus vigilants pour les prochains numéros.
Page 2 : Les photos de Marion Sonet et Zoé Bayenet ont été inversées.
Pages 21-25 : Il ne s'agit pas de Sophie L., mais bien de Julie M., l'auteure de la série *Naturellement*. Il faut lire donc J.M. au lieu de S.L.
Page 42 : Il ne s'agit pas de Huivel, mais bien de Heuvel.

64_page #13_2/2018_9,50 €
Contact : 64page.revuebd@gmail.com – www.64page.com
Collectif de rédaction : Angela Verdejo, Hyuna Kang, Karin Welschen, Lucie Cauwe, Marianne Pierre, Antonio Cossu, Daniel Fano, Dake25, Erik Deneyer, Matthias Decloux, Philippe Cenci, Philippe Decloux (coordination éditoriale), Olivier Grenson, Remedium, Robert Nahum (éditeur), Vincent Baudoux.
Conception de la maquette : Yacine Saïdi
Graphisme : Karine Dorcéan
Illustrations de couverture : © Cécile Bertrand et Thomas Vermeire
Quatre de couverture de haut en bas : © Cécile Bertrand, Thibaut Lambert et Réal Godbout.
Illustration rabat quatre de couverture : © François | Fondation Les maîtres de l'imaginaire
Dessins additionnels : © Thomas Vermeire

Éditeur responsable : Robert Nahum, 23, rue de Flandre, 1000 Bruxelles – Belgique. **www.facebook.com/180editions**